

L'APÔTRE



E. MUNIER

AUTREFOIS

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lectures pour tous, jeunes et vieux

TEXTE

Page		
161	— Le chemin parcouru	J.-ALBERT FOISY
163	— Le don divin	MARIE BARRÈRE-AFFRE (<i>Le Noël</i>) (<i>Revue des Objections</i>)
170	— Einstein et la relativité, d'après l'abbé Moreux	
173	— Incendie de la Basilique	
177	— Causerie littéraire : Boileau	FERDINAND BÉLANGER
180	— Ephémérides canadiennes : décembre 1922	
183	— La machine humaine : La rate	LE VIEUX DOCTEUR
185	— Vers les très hautes tensions électriques	B. LATOUR (<i>La Croix</i>) (<i>La Cuisine à l'école primaire</i>)
187	— Cuisson des céréales	LOUIS VEUILLOT
188	— Le pensionnat chrétien	(<i>B. P. de N.-D. du Chemin</i>)
189	— La grosse dame n'en menait pas large	(<i>Le Travailleur</i>)
190	— Il faut rechercher le juste milieu	C. G. (<i>La Croix</i>)
191	— Un saint ouvrier	
192	— L'utilisation des marées	
193	— Pour s'amuser	
193	— Les échecs	Miguel Zamacoïs
195	— Le château de mes songes	V. de Laprade
196	— L'héritier des ducs de Sailles (<i>feuilleton</i>)	M. DELLY

ILLUSTRATIONS

169	— La Charité
173	— La cathédrale de Québec en 1830
174	— La Basilique de Québec telle qu'elle apparaissait avant l'incendie
176	— Intérieur de la Basilique de Québec
179	— Le sillage d'un vaisseau
180	— Feu Cyrille Duquet
181	— Feu Mgr E.-A. Latulipe
182	— Le nouvel hôtel Mount-Royal, à Montréal
184	— Le vieux Québec : Batterie de l'Hôtel-Dieu

Tarif des Annonces : \$0.09 la ligne agate ou \$1.26 le pouce.

				Couvert. Intérieure.	Couvert. Extérieure.	
1	page	360	lignes agates	\$30 00	\$45 00	\$60 00
1/2	"	180	"	15 00	22 50	30 00
1/4	"	90	"	7 50	11 25	15 00
1/8	"	45	"	3 75	5 70	7 50

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

Prix d'abonnement pour les Etats-Unis: \$3.00

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IV

QUÉBEC, JANVIER 1923

No 5

Le chemin parcouru

QUAND le voyageur, pour atteindre le but vers lequel il s'achemine, gravit une pente abrupte et raide, il s'arrête de temps en temps et jette un regard en arrière pour mesurer le chemin parcouru, compter les obstacles surmontés et s'encourager dans sa rude tâche par le spectacle consolant du succès de ses efforts.

Depuis quinze ans, la presse catholique gravit la même pente et si nous jetons un regard en arrière, nous avons sujet à nous réjouir.

La presse catholique compte maintenant quinze années d'existence, c'est-à-dire de luttes contre le mal et l'erreur et de victoires contre les difficultés sur sa route.

Dans son numéro du 16 décembre, l'Action Catholique soulignait sa quinzième année et rapportait à ses lecteurs qu'elle était le premier quotidien catholique établi au Canada, en Amérique.

Si nous remontons le cours de ces quinze années, nous constatons que nous avons parcouru beaucoup de chemin; que nous avons progressé à pas de géant, que nous avons accompli des prodiges d'énergie et d'audace.

*

* *

Avant la fondation de l'Action Catholique la presse quotidienne se divisait en journaux de partis, et en journaux d'affaires.

Bienveillants pour l'Eglise catholique ces journaux ne se proclamaient pas catholiques et tiraient même une certaine vanité, auprès des annonceurs protestants, d'avoir eu des difficultés avec les autorités religieuses.

La fondation de l'Action Catholique eut pour effet de réveiller dans l'âme endormie de cette pres-

se partisanne, le désir de s'octroyer un brevet de catholicisme.

Ce n'est pas que l'établissement d'un journal catholique leur montrait une voie où ces journaux indifférents brûlaient de s'engager: Ah non!

Ils se proclamèrent catholiques pour faire la guerre au journal nouveau et tenter de démontrer, par leur soudaine profession de foi, l'inutilité de la fondation d'un journal dont l'unique souci serait la défense des droits de l'Eglise et de la vérité.

La guerre, commencée avant même la naissance de l'Action Catholique, se poursuit encore et plusieurs des adversaires de la première heure, même parmi ceux qui se font une gloire et une réclame d'avoir été condamnés par les autorités religieuses, se montrent fanatiquement catholiques aussi souvent que le souci de gagner des piastres et la partisanerie politique le leur permettent.

Ces accès de catholicisme, chez eux, sont spasmodiques et intermittents; ils ne sont ni sincères, ni durables

*

* *

Les efforts mêmes de ces journaux pour paraître catholiques ont servi à démontrer aux fondateurs de l'Action Catholique la nécessité et l'urgence d'une telle fondation.

Seule, il y a quinze ans, l'Action Catholique a, aujourd'hui, des compagnons d'armes.

Son exemple a eu des imitateurs.

Il y a une couple d'années, Le Devoir, de Montréal, célébrait son dixième anniversaire et, prochainement, Le Droit, d'Ottawa, fêtera ses dix années de luttes.

Autour de ces trois grands quotidiens, de nombreux hebdomadaires et plusieurs revues ont été fondés et ont grandi, de sorte qu'une campagne de

presse lancée par un journal catholique et secondée par les autres, atteint la majorité des lecteurs de la province.

*

* *

Le premier effet de la naissance de la presse ouvertement catholique a été de bonifier les autres journaux. Craignant avec raison de trouver à qui parler, la grosse presse de parti ou d'affaires a surveillé un peu ses attitudes.

De plus, quand, dans ces journaux, une erreur ou une nouvelle tendancieuse paraît, la presse catholique remet immédiatement les choses au point.

C'est ainsi qu'un journal de Québec, qui avait sottement donné de la publicité à une calomnie contre le clergé et l'Eglise de France, a été mis en demeure de rectifier.

Enfin, la presse catholique, et c'est là son but principal, défend la vérité et la morale sans crainte et sans parti pris. On peut lui appliquer ces paroles que le R. P. Coulet disait de l'Eglise :

“ Elle est en dehors et au-dessus des partis.
 “ Elle n'est ni à Pierre, ni à Paul, ni au peuple,
 “ ni au Seigneur, ni au roi, ni à l'empereur ; elle
 “ n'est ni pour la monarchie, ni pour la répu-
 “ blique, ni pour l'empire. Elle est au Christ son
 “ maître et aux âmes qu'Il a rachetées de son sang ;
 “ elle est à toutes les ignorances qui réclame sa
 “ lumière, à toutes les misères qui réclament ses
 “ soins, à toutes les faiblesses et à toutes les infir-
 “ mités qui réclament son aide ; elle est pour la
 “ justice pour la vraie fraternité, pour l'ordre
 “ social et pour la paix, en dehors et au-dessus des
 “ partis.”

Et parce qu'elle est en dehors et au-dessus des partis, et parce que les partis jugent les problèmes à la lumière de leurs intérêts plutôt qu'en fonction de la vérité éternelle, il se trouve que la presse catholique est détestée de tous les partis qui la redoutent et la craignent.

*

* *

Après quinze ans, la presse catholique possède trois quotidiens, une demi-douzaine d'hebdomadaires et une dizaine de revues ; elle s'adresse à plus de deux cent mille lecteurs.

Si chacun des lecteurs des publications catholiques prenaient, comme résolution, chaque année, de recruter un nouvel abonné, de quelle force la

presse catholique ne disposerait-elle pas, d'ici quelque temps ?

C'est un point de vue qu'il ne faut pas négliger. Quel que soit le dévouement des directeurs et collaborateurs, leur travail sera sans fruit s'ils n'ont pas la coopération des amis de la presse catholique.

D'ailleurs, les journaux catholiques n'existent ni pour le profit des directeurs ni pour celui des collaborateurs ; c'est pour le bien des lecteurs, du public.

Il est donc du devoir des lecteurs de montrer qu'ils apprécient le travail accompli en cherchant à étendre son influence, en lui procurant de nouveaux lecteurs et de nouvelles sources de revenus.

Si nous devons nous féliciter du chemin parcouru, nous ne devons pas nous endormir sur les succès passés. Pour une œuvre de presse plus que pour toute autre, il est vrai de dire que si on n'avance pas on recule.

J.-ALBERT FOISY

LOGIQUE

Dans la cour du quartier :

LE SERGENT.— A votre âge, vous ne savez pas encore vous servir d'un balai ! Qu'est-ce que vous faites donc dans le civil ?

LE MILITAIRE.— Je suis avocat, sergent.

LE SERGENT.— Eh bien ! votre tribunal doit être propre !

Après la distribution des prix :

Toto, sept ans, vient d'obtenir un prix d'écriture, et il montre à son père sa composition sur laquelle le professeur a mis ses “ pattes de mouche ”.

Et Toto d'ajouter :

— C'est drôle, dis, papa, quand on a de petites mains, on écrit gros, et quand on a de grosses mains on écrit tout petit...

Brin de dialogue entre Lili et Arlette ;

— Tu vois, Lili, ces belles étoffes soyeuses, eh bien ! sais-tu seulement de quel animal elles viennent ?

— De ton parrain, qui t'en a fait cadeau !

Le don divin

SELEMNOR pâlit, tibuba un instant comme un homme frappé d'un coup mortel, puis s'adossa au mur et ferma les yeux. Alors il resta muet, immobile...

(Autour de lui la rumeur du caravansérail continuait, ardente, faite de mille bruits. Sous le porche, les allants et venants passaient en toute hâte, préoccupés par leurs affaires et ne jetant pas un coup d'œil au jeune homme si blême et si triste qui était là. Dans la cour fangeuse, le pêle-mêle des bêtes de somme dégageait un relent de fumier, de fauves effluves, de sueur âcre. Des chameaux rumaient, paisibles ; un âne épuisé par de trop dures étapes agonisait dans une cour, le ventre en l'air, déjà raide, avec de brusques détentes des pattes. Une femme passa, mince sous son voile bleu, et jeta un regard peureux vers Selemnôr : est-ce qu'il allait mourir, celui-là aussi ?... Elle s'approcha, curieuse ; mais, juste à ce moment, l'homme ouvrit les yeux et elle recula, saisie d'un véritable effroi devant ces prunelles hagardes qui ne semblaient pas la voir.

— Que Iavêh t'assiste, jeune étranger ! murmura-t-elle, tremblante ; quel mal te fait souffrir ?... Veux-tu rentrer dans le fondouk, t'asseoir à l'ombre et boire une coupe d'eau miellée ?

Il ne répondit pas et ne la regarda point. Les prunelles dilatées semblaient toujours considérer dans le vide des choses invisibles pour d'autres yeux.

— Iavêh !... Iavêh... marmotta tout bas la jeune créature d'un ton de supplication.

Elle s'approcha un peu plus. Son voile, qui sentait le musc et la rose, son voile bleu s'écarta légèrement, et le visage apparut, mince et brun, un peu crispé d'inquiétude.

— Veux-tu que j'appelle mon père, qui est le maître de ce fondouk ? reprit-elle. Parle !... voyons : dis-moi si tu souffres ou si tu es poursuivi par des visions comme les prêtres assyriens ?...

Selemnôr se secoua, s'ébroua ainsi qu'un jeune chien, et balbutia d'une voix rauque :

— Des visions ?... Oui, peut-être !...

Il fit deux pas en chancelant et sembla vouloir s'éloigner vers l'ogive ensoleillée de l'entrée.

Là-bas, au bout de ce porche noir comme un souterrain et long comme un corridor, la rue luisait éblouissante et blanche. Mais brusquement il s'arrêta, se retourna vers la femme qui le regardait s'éloigner, et l'interpella sans aménité.

— Dis-moi, jeune fille !... Les deux hommes qui sont passés là tout à l'heure et qui causaient entre eux sont-ils étrangers ?... Dis-moi qu'ils sont étrangers ! Dis-le-moi, parce qu'ainsi je croirai qu'ils ne savent point ce qui se passe dans la ville et qu'ils ont menti tantôt...

Il se mit à marcher à grands pas de long en large dans le sombre couloir, et il faisait des gestes insensés.

— Des étrangers !... Des étrangers !... Ils arrivent de Tyr, peut-être ?... ou des confins de l'Égypte ?... Comment peuvent-ils dire de façon certaine : telle chose et telle autre chose encore se sont passées hier à Hiéroussalaïm ?...

Il s'arrêta devant la jeune fille, joignit les mains et la regarda en hochant la tête.

— Il ne faut jamais parler de façon légère, femme ! Il ne faut jamais parler de ce qu'on ne sait pas, car l'on risque de faire bien du mal ainsi... bien du mal !

Il soupira profondément. Elle, cependant, le considérait, apitoyée. Le parfum musqué de son voile venait par bouffées frôler les lèvres de Selemnôr. On aurait dit qu'il y avait des fleurs tout près, dans quelque mystérieux jardin.

— Je comprends, murmura lentement la fraîche bouche innocente ; tu étais là ce matin dès l'aube, tu es arrivé avec cette caravane qui apportait de Naïm du blé et des toisons...

— Je ne suis pas un marchand ! protesta-t-il.

— Ai-je dit que tu en fusses un ? fit-elle en souriant. Tu es arrivé avec eux, mais j'ai bien vu que tu étais un voyageur. Et mon père l'a vu aussi, car il m'a dit : Fais préparer une chambre propre et dis à l'esclave de tuer une poule, ô Iouditta ; les gens de cette sorte ne dorment point dans la salle commune et sont habitués à d'autres mets que le brouet d'orge.

Elle se tut un instant, leva sur lui un regard craintif, et vit qu'il n'avait plus cet air égaré de naguère. Il ne restait que de la tristesse, sur le beau visage viril encadré de courts cheveux qui bouclaient autour des tempes.

— Donc, reprit Iouditta, tu es arrivé ce matin. Tu as bu et mangé, tu as lavé tes pieds

et ton visage, tu t'es revêtu de vêtements plus riches que ton habit de voyage. Tout à l'heure enfin, tu as traversé la cour et tu gagnais le seuil, lorsque deux hommes t'ont croisé. Ils causaient entre eux, et ainsi tu as appris une nouvelle qui t'a été fâcheuse. Tu t'es appuyé au mur et tu as entendu sonner à tes oreilles tous les gongs d'airain du temple. Oh ! je sais bien ce qu'on éprouve, va !... J'ai pareillement pâli, pareillement perdu connaissance, il y a dix lunes, lorsque ma mère est morte...

Elle avait tout à fait écarté son voile ; maintenant il lui semblait avoir toujours connu cet étranger mélancolique. Et Iouditta ne songeait pas à s'étonner d'être si confiante, et Selemnôr ne trouvait pas extraordinaire de pouvoir, malgré son angoisse, écouter cette douce voix.

— Qu'est-ce qu'ils ont bien pu dire ? poursuivit-elle ; qu'est-ce qu'ils ont pu dire qui t'émeuve à ce point ? Parlaient-ils de Nahon, le changeur de monnaies, le prêteur sur gages, qui s'est pendu la semaine dernière parce que les réquisitions de César lui ont fait perdre trop d'argent ?... Peut-être avais-tu tes économies placées chez lui ?... Va, ne te désole pas : tu es jeune et fort, tu travailleras...

— Ce n'est point cela, interrompit-il, fronçant les sourcils. J'aimerais mieux avoir perdu toute ma fortune et que ces hommes aient menti !...

Iouditta le regarda avec de grands yeux étonnés ; ses bras glissèrent le long de son corps et ses mains s'ouvrirent. Elle sembla dire, par toute son attitude :

— Eh bien, alors, qu'est-ce ?

Les doigts enfiévrés du jeune homme prirent les délicats poignets où des anneaux d'argent faisaient trois cercles de lumière.

— Écoute, fit-il à voix basse ; écoute : est-ce vrai qu'ils ont crucifié le Rabbi ?

... La jeune créature se mit à frémir comme une feuille sous l'orage. Dans les yeux veloutés, une buée de chaudes larmes se forma spontanément ; ses lèvres tremblèrent.

— Ah ! gémit-elle, étais-tu de ses disciples ?... Avais-tu entendu ses enseignements ?... L'aimais-tu ?...

— C'est vrai, alors ?... C'est vrai ?... Oh ! les lâches !... Les misérables !... Ils l'ont crucifié !... et personne n'a su le défendre... personne !...

Fou de colère, Selemnôr serrait, serrait les poignets minces de l'enfant. Elle gémit, alors il la lâcha, honteux, balbutiant :

— Pardonne-moi, je ne me possède plus !... Veux-tu me dire comment cela est arrivé ?... Je vois que tu es aussi de ses fidèles...

.....

Sous le porche, une caravane venait de faire halte. Il y eut un grand tumulte, clameurs de gens, grognements de bêtes fatiguées qui, sentant l'eau et la provende proches, se bousculaient pour entrer toutes à la fois.

— Viens !... dit Iouditta, prenant Selemnôr par la main.

Il la suivit.

Elle l'entraîna vers l'intérieur, lui fit traverser la cour encombrée et la salle des hôtes où quelques chameliers dormaient pesamment sur des matelas minces. Ensuite, ce fut la cuisine avec ses fourneaux d'argile, ses odeurs d'épices et d'huile chaude, le désordre apparent des viandes et des légumes, le va-et-vient des négresses affairées.

Une porte s'ouvrit, et alors parut, derrière l'hôtellerie, derrière le grand caravansérail bruyant et banal, alors parut dans son intimité délicieuse le jardin de l'hôtelier.

... Ce jardin étroit et long, clos de hauts murs, précédant la blanche demeure, ce jardin embaumait le musc et la rose comme les voiles de Iouditta. Des oliviers aux feuillages menus tachaient d'argent les sombres verdure des thérébinthes. Sous des retombées de palmes, des ruisseaux racontaient mille choses gaies. Il y avait aussi des touffes de fleurs éclatantes et des arbrisseaux qui dégageaient de doux parfums. La jeune fille emmena l'étranger jusqu'auprès d'une source menue comme un fil de cristal. Là il y avait de grosses pierres moussues, et Iouditta s'assit. Alors, sans préambule, elle reprit leur colloque là où ils l'avaient laissé.

— ... Oui, je suis de ses fidèles, et aussi mon père Naâb. Ils l'ont crucifié hier, le doux Rabbi, qui était le fils de Iavêh. Oh ! quels châtiments, quels cataclysmes seront-ils, après ce forfait, réservés aux mortels ? Je tremble d'y songer. Je tremble, comme je tremblais hier tandis que les ténèbres couvraient la ville et que le feu du ciel tombait sur le Temple !... Cher étranger que je considère comme mon ami, puisque tu aimais le Rabbi, sache donc que les princes des prêtres l'ont pris et mené aux juges.

Pontius Pilatus l'aurait pu sauver et le mettre sous la protection de César... mais il a eu peur de contrarier les pharisiens... O cher étranger, le Juste que nous aimions a été livré au peuple, et le peuple l'a fait souffrir... tant... tant !...

Les dents de Selemnôr grincèrent. Il appuya ses coudes sur ses genoux et cacha son visage dans ses mains.

— On l'a flagellé et couvert de crachats, on l'a couronné d'épines, souffleté, accablé d'insultes et d'outrages. Enfin, il est monté au Golgotha, traînant sa Croix qu'on avait faite haute et lourde. J'étais sur son passage avec d'autres femmes de la ville, et nous pleurions. Alors il a oublié ses souffrances et en passant il nous a consolées...

— O Iavêh ! O Iavêh ! sanglota Selemnôr, qu'il est cruel, le trépas que ton Fils a choisi pour la rédemption des hommes !...

Timidement Iouditta prit le pan de son voile bleu, de son léger voile brodé qui sentait le printemps, et essuya les grosses larmes filtrant aux doigts du jeune étranger. Ce contact, ce souffle, suffirent pour faire éclater le chagrin jusqu'alors à peu près maîtrisé. A pleines mains Selemnôr saisit le tissu qui l'avait effleuré ; il y enfouit sa face, il s'y abîma comme un enfant se jette dans les plis de la robe maternelle, et du fond de son désespoir il en cria la cause, avec des mots entrecoupés :

— Tu ne sais pas... personne ne sait ce que le Rabbi était pour moi !... Tout ce qu'un être doit à celle qui l'a enfanté, je le lui dois à lui, vois-tu : je lui dois mes regards et mes paroles, l'eau qui me désaltère et l'air que je respire... C'est grâce à lui que je vois le soleil, les cieux, le charme de la terre. S'il n'était pas passé dans la ville, un soir, et s'il n'avait pas eu pitié des pleurs de la veuve qui était ma mère, je ne serais point ici, ô Iouditta ; je ne respirerais point l'haleine douce de ton jardin, je ne connaîtrais point ta pitié tendre ni ta voix d'oiseau... et sur ma face, jeune fille, j'aurais les plis froids d'un linceul au lieu de ce voile... au lieu de ce voile qui exhale un si enivrant parfum de jeunesse et de vie !...

Stupéfaite, elle le regardait avidement :

— Eh quoi !... es-tu donc ce jeune homme qui, comme Lazare...

Grave, il acquiesça :

— Oui !... ma mère vivait à Naïm, j'étais son unique enfant, et c'est moi que le Rabbi a rappelé d'entre les morts.

Un silence plein de religieux effroi suivit ces paroles. Elle, toute pâle et saisie d'un émoi sacré ; lui, songeur, les regards perdus dans le vide... Tous deux se sentaient l'âme remplie de sensations trop fortes, trop douces, qu'ils ne sauraient jamais traduire avec des mots.

Cependant, Iouditta prit la main de celui qui avait traversé la redoutable épreuve... de celui qui avait senti descendre sur son front le pâle mystère dont s'épouvantaient les anciens. Cette main, elle la tourna et la retourna dans les siennes, toute bouleversée de la sentir si chaude et si vivante, avec de la force dans ses chairs brunes, avec du sang rouge dans ses veines bleues. Alors Selemnôr, le ressuscité, baissa les yeux et regarda la jeune fille presque prosternée ; cela aussi il le devrait au Messie : l'amour bientôt, peut-être !... Et puis, dans sa maison de Naïm, il aurait la joie et la paix, l'ordre et l'abondance, le sourire d'une épouse, la voix des petits enfants plus fraîche que le gazouillement de cette source toute proche...

— O Rabbi, chuchota-t-il comme si le Maître était là ; ô Rabbi, quelles grâces te rendrai-je pour m'avoir donné la lumière d'ici-bas ?... Quelle offrande, quel sacrifice seront dignes, Seigneur, du don divin que tu m'as fait ?...

Cependant, un peu de brise faisait voler ses boucles noires sur ses tempes bronzées, et poussait doucement, doucement, vers ses lèvres entr'ouvertes, le voile embaumé de Iouditta. La fille de l'hôtelier se tenait debout devant lui comme une grande fleur pure qui attend l'aube pour s'épanouir tout à fait, mais dont le parfum déjà se devine.

Et tout à coup, désignant du geste un vieillard qui s'avancait parmi les rosiers sauvages, elle dit simplement :

— Voici Naâb, mon père ; il aimait Jésus...

Quelques jours ont passé. Guidé par Naâb et par Iouditta, Selemnôr a suivi pas à pas le douloureux chemin foulé par le Messie. Il s'est prosterné au jardin des Olives, il a franchi le torrent et gagné Hiéroussalaïm par le sentier rocailleux que Jésus gravit, garrotté, à la lumière des torches fumeuses. Il a vu le parvis

de la maison de Caïphe ; il a appuyé ses lèvres sur la colonne de la flagellation ; devant la maison de Véronique, il a dit des paroles de louange, et il est allé jeter des pierres sur le seuil de la mesure où se cachent, honteux, les parents de Judas le traître. Au sommet du Golgotha, son cœur plein de chagrin s'est épanché en sanglots silencieux, en larmes brûlantes :

— Maître, grâce à toi je vis !... et tu es enseveli dans le froid de la mort !...

Il a fallu que Naâb et sa fille l'arrachent à ce lieu terrible et désolé.

Dans la ville, l'émotion causée par le supplice du Nazaréen n'est pas calmée encore. Le bruit court qu'il est ressuscité selon ce qu'il avait dit. Les pharisiens proclament bien haut que c'est un mensonge et que le prétendu fils de Iavêh dort toujours dans sa tombe scellée. Chez Pontius Pilatus règnent le désordre et le trouble ; un mage réputé a été appelé au chevet de l'épouse du Romain : depuis la mort du Juste, cette femme est tourmentée de visions effroyables. Parmi le peuple, on prétend que des prodiges ont été constatés dans toute la Judée. Une appréhension, une morne terreur s'insinuent peu à peu au cœur des hommes... La terre attend on ne sait quoi de surnaturel.

Selemnôr indifférent à tout, porte au fond de son âme le deuil du Maître qu'il a perdu. Un seul sentiment humain surnage dans le flot de douleur qui a ravagé tout le reste : la grâce tendre de Iouditta est entrée, souriante image, parmi ce désarroi cruel. Au milieu des soupirs, des regrets, des déchirements et des larmes, il est bien vrai que l'amour est comme une rose sur une tombe. Celui-ci fleurit avec la même mélancolie ; mais sa force est celle des rejetons d'olivier jaillissant, droits et verts, au pied d'un vieil arbre mort.

Dans le jardin de Naâb, par un soir frais où l'odeur des menthes annihilait presque celle des thérébinthes, Selemnôr, le ressuscité de Naïm, s'est fiancé à la fille de l'hôtelier. Et Naâb les a bénis avec tendresse, appelant sur eux les bénédictions d'Iavâh et de Jésus. Puis le vieillard a vite regagné le fondouk bruyant, la salle des hôtes pleine de voyageurs, la cuisine chaude... il ne peut guère abandonner son labeur : le pain quotidien en dépend.

Les deux jeunes êtres sont restés seuls, assis sur les pierres moussues. La grenouille aux yeux

d'or qui habite dans la source est venue au bord, parmi les cressons, et les regarde, inquiète, n'osant bouger.

— Je me demande, dit tout à coup dans le doux silence la voix grave de Selemnôr, je me demande dans quel but le Rabbi m'a donné la vie. Qu'y avait-il ce jour-là au fond de sa pensée ?... A-t-il voulu manifester sa bonté ou sa puissance ?... Voulait-il faire éclater sa divinité aux yeux des pharisiens, ou simplement consoler ma mère ?...

— Il ne faut pas chercher... murmura Iouditta... il ne faut pas approfondir les desseins de Dieu !...

Le ressuscité pressa son front entre ses deux mains fiévreuses, et poursuivit :

— Le jour où j'arrivai à Hiéroussalaïm, le jour où tu m'as rencontré, Iouditta, sous le porche du caravansérail de ton père, j'étais venu précisément pour interroger le Rabbi. Je voulais me prosterner à ses pieds et lui dire : "Maître, la mère dont j'étais la joie s'est endormie à son tour dans la paix du Seigneur. Me voici seul en ce monde. Que dois-je faire du don ineffable que tu m'as octroyé !"

Iouditta écoutait, la tête baissée, tordant entre ses doigts le pan flottant de son voile aux odeurs de jardin.

— Voilà ce que je voulais dire au Messie. Comprends-tu ma douleur, mon effroi, lorsque j'ai su que la croix avait été dressée pour lui et que les pharisiens avaient triomphé ?...

— O Selemnôr, ô mon bien-aimé, gémit la jeune fille, ne te tourmente plus de ces choses ! Le Maître qui sait tout connaissait Iouditta lorsqu'il t'a rendu la vie. Et dans sa sagesse infinie il pensait déjà que nos deux cœurs unis n'en feraient qu'un pour l'aimer un jour !... Ne cherche pas d'autre raison, va, ne cherche pas. Pense seulement que je suis là près de toi et que je suis ta fiancée, et que ta fiancée est triste de te voir soucieux... Pense à ta maison de Naïm où tu m'emmèneras bientôt, et dis-moi, dis-moi encore le puits enguirlandé de jasmins, le seuil que garde un chien de bronze, le toit couvert de treilles vertes et le jardin trois fois grand comme celui-ci...

Elle l'entraînait. Ils se mirent à marcher par les allées. Selemnôr, selon la volonté de Iouditta, racontait le puits, et le seuil, et le jardin, et le toit.

La grenouille aux yeux d'or, rassurée, jaillit des cressons et se mit à happer des moustiques qui dansaient dans un rayon de soleil.

* * *

Presque à la veille des noces, Selemnôr a voulu s'en aller encore près du saint tombeau. Deux caravanes venant de Damas sont arrivées au fondouk, ce matin, et dans le brouhaha causé par cette invasion de gens et de bêtes, Naâb ne sait où donner de la tête. La cour est grouillante d'animaux harassés, la salle des hôtes ne saurait contenir un voyageur de plus. Iouditta elle-même a dû s'installer aux cuisines où les négresses surmenées s'affolaient devant les fourneaux d'argile...

... Selemnôr est sorti de la maison. Les rues de la ville sont étroites et poussiéreuses. Les larges dalles du pavé rendues brûlantes par le soleil chauffent les pieds à travers les sandales, et reflètent la lumière du ciel. Il y a peu de passants : les gens, à cette heure torride, recherchent la fraîcheur des cours ombragées et des jardins où rient les fontaines. Le ressuscité de Naïm traverse la ville sans hâte et sans attention, comme un homme endormi traverse un songe. Des ramiers passent, fendant l'air chaud avec le cinglement aigu de leurs ailes bleues, et chaque fois Selemnôr tressaille parce que ce bruit l'arrache à ses pensées.

... Elles sont tumultueuses et torturantes, ses pensées. Le regret de ne pas avoir quitté plus tôt Naïm, le regret de ne plus pouvoir parler au Maître, rongé l'âme du miraculé. Sa vie, maintenant, va être toujours troublée, et il ne connaîtra qu'inquiétude et souci, tourmenté par ce grand *pourquoi ?* dont il n'aura jamais ici-bas la réponse...

Cependant, il chemine le front baissé, ses boucles brunes rabattues jusque sur ses yeux. Et voici déjà le jardin de Joseph d'Arimathie, avec ses sombres lauriers et ses oliviers clairs, ses massifs de digitales roses et toute l'enivrante floraison des orangers, des câpriers, des menthes... Là-bas, au fond de l'oasis délicieuse Selemnôr sait bien qu'il ne trouvera rien qu'un tombeau vide : la dalle est écartée ; les scellés pendent, taches rouges au bout des vaines bandelettes. Le Christ est revenu du royaume des morts... oui... mais personne ne peut dire où il est à cette heure !...

Dès que le fiancé de Iouditta s'approche, il se sent déçu : il ne sera pas seul auprès du saint lieu. Des scribes de l'ancienne loi sont là ainsi que le vieil Abdias, l'un des prêtres qui s'acharnaient contre Jésus. Il y a aussi trois pharisiens qui à grand renfort de mines arrogantes essayent de dissimuler leur déception. Tout ce monde est venu là palper encore la pierre géante, les sceaux rompus... tout ce monde a besoin de se convaincre encore :

— Le Nazaréen n'est plus là ! Le Nazaréen !.. Le Roi des Juifs !... Il n'est plus là !...

Selemnôr n'ose pas, comme eux, s'approcher de la tombe redoutable ; qu'est-il, lui, pour fouler ce sol sacré ?... Un respect plein d'amour l'oblige à ployer les genoux, et prosterné, le miraculé de Naïm baise la terre qui a vu triompher le Fils de Dieu.

Or, tous ceux qui sont là se scandalisent de son geste.

— Voilà un de ces fous qui étaient avec lui !... dit un scribe, haussant dédaigneusement les épaules.

Abdias fronce les sourcils au-dessus de ses yeux cruels.

— Je ne le connais pas, marmotte sa bouche édentée ; mais la prière qu'il fait ici le dénonce bien comme un ami de ce Jésus !...

— Ne croyez-vous pas que pareille engeance mérite le même supplice que son maître ?... s'écrie violemment Aza, le pharisien qui jeûne trois fois la semaine et qui porte ces jours-là une corde autour de son cou.

Chez tous ces êtres haineux, la déception qu'ils ont subie n'attend qu'un prétexte pour exploser en sanglantes représailles. Les pierres qui furent arrachées lorsqu'on creusa la tombe sont là, entassées...

C'est Abdias, le vieux prêtre à l'âme vindicative, qui lance la première, d'une main qui ne tremble pas.

— Va-t'en, chien !... crie-t-il.

Surpris au milieu de la ferveur où il s'abîmait, Selemnôr se redresse. Sa tempe saigne, et il est là, à genoux, comme une victime...

— Va-t-en !... Va-t'en !... hurle Aza accompagnant chaque parole d'une volée de cailloux.

Machinalement le jeune homme appuie la main sur le sol pour s'aider à se relever. Mais le scribe qui l'a aperçu le premier le frappe en ce moment d'une énorme pierre en pleine poi-

trine. Un flot de sang jaillit de la bouche qui se tord... mais voici que les yeux, en même temps, s'illuminent et resplendissent. Il retombe, prosterné comme tout à l'heure, la face contre la terre.

— Je crois qu'il est mort... murmure Aza d'un ton de vague regret, essuyant à sa robe blanche ses mains poussiéreuses.

Froidement, levant au ciel des poings implacables, Abdias conclut :

— Périssent ainsi, ô Iavêh, tous les amis de l'imposteur qui osa se prétendre ton Fils et ton Messie !...

Ils s'en vont. Et maintenant c'est la paix sur le jardin et sur la tombe ouverte...

* * *

Vers le soir, des jardiniers qui vinrent pour arroser des jeunes plantes trouvèrent Selemnôr immobile à la place où il était tombé. L'un de ces hommes l'ayant aperçu quelquefois dans le fondouk de Naâb où il allait chaque jour vendre des pastèques, proposa à ses compagnons d'emporter jusque là-bas, ce pauvre corps...

Les caravanes venues de Damas étaient déjà reparties, profitant de la fraîcheur crépusculaire pour reprendre leur route vers le port de Gaza, et Iouditta, que le travail n'absorbait plus, s'inquiétait de l'absence de son fiancé. Debout au seuil, elle guettait son retour avec une angoisse croissante. Elle appréhendait le pire malheur... et cependant, lorsqu'elle vit ce corps meurtri qu'on lui ramenait, elle ne pouvait croire l'évidence !... On le déposa sous le porche, à l'endroit même où, quelques semaines auparavant, il avait défailli en apprenant la mort de Jésus.

Naâb courait, s'empressait, tout pâle, apportant de l'eau, des baumes et du linge, soulevant dans ses vieilles mains tremblantes la tête de celui qu'il chérissait déjà comme un fils. Et Iouditta, muette, touchait d'un doigt frémissant la plaie du front, les mille meurtrissures des bras et des épaules ; elle ouvrait de grands yeux incrédules et murmurait :

— D'où peut venir ce sang... tout ce sang ?

Apitoyé, l'un des jardiniers écarta la tunique et montra la jeune poitrine tuméfiée.

— C'est ici qu'il fut frappé à mort, dit-il tout bas ; son cœur est brisé là-dedans...

— Son cœur est brisé... son cœur est brisé... répétait machinalement la pauvre fiancée.

Elle s'agenouilla, glissa, s'étendit, appuyant sa petite joue chaude contre ce visage qui ne lui souriait plus. Alors, — fût-ce la tiédeur des larmes ?... ou peut-être le doux parfum de ce voile bleu ?... — alors l'étincelle de vie qui restait encore dans cette chair broyée se ranima, Imperceptible, la voix chuchotta :

— Iouditta... Iouditta...

Elle frémit à peine et ne bougea pas, mais sa bouche s'entr'ouvrit pour boire les paroles qu'il allait dire.

— Iouditta... maintenant, *je sais* !...

La voix s'affermissait, s'enflait, on y sentait une certitude, une victoire. La petite fille d'Hiéroussalaïm se redressa, toute frémissante, la gorge sèche.

— O bien-aimé... dis-moi... que sais-tu ?...

Son regard désolé, plein de vie, rencontra le regard mourant, plein de joie.

— Le Rabbi m'avait rendu le soleil et la terre... Il m'avait rendu l'existence... pour qu'à mon tour, ô chérie, en pleine connaissance de ma richesse... je la lui abandonne !...

Il vit qu'elle ne comprenait pas, et plus fort, jetant son sang avec ses paroles, il expliqua :

— Je lui donne ma vie, ô Iouditta... ma vie et mon amour, et toutes les roses de ton jardin, et tous les parfums de ton voile... Je lui donne sans murmurer tout le bonheur qui me serait venu de toi... Je lui donne mes espoirs et mes souvenirs... mon cœur plein de ton image... mon âme qui aimait la vie parce que la vie... c'était toi !...

Une longue convulsion le secoua des pieds à la tête. Il râla :

— Tout cela est pour lui... Tout cela !... Mais en échange... ô ma chérie, en échange...

Avidement, elle se penchait vers cette agonie.

— En échange ? répéta-t-elle ; en échange, que te donnera le Maître ?... Que te donnera le Rabbi ?...

Et dans un souffle où passa son âme, Selemnôr dit doucement :

— Son paradis !...

... Ainsi mourut, disent certains qui ont souvent rêvé à ces choses, ainsi mourut le ressuscité de Naïm.

MARIE BARRÈRE-AFFRE.

(Le Noël.)



LA CHARITÉ

Einstein et la relativité

D'APRÈS L'ABBÉ MOREUX

ON nous a demandé de traiter cette question qui a passionné récemment les milieux mondains, les derniers où elle eût dû pénétrer, et autour de laquelle certains journaux ont organisé un énorme battage judéo-germanique. N'y a-t-il pas, nous a-t-on dit, dans cette théorie, un bouleversement de la science, ce qui intéresse tout le monde, et, par contre-coup, un bouleversement de la foi, ce qui nous intéresse particulièrement ? Est-ce qu'Einstein n'a pas renversé les idées de temps et d'espace, d'étendue, de fini, d'infini, d'éternité, idées philosophiques, mais qui interviennent si souvent et si profondément en théologie ? N'y a-t-il pas là un danger inquiétant ?

Nous ne voulons pas répondre ici directement à cette question, mais nous nous contenterons de renvoyer ceux qu'elle inquiète ou intéresse à un maître, M. l'abbé Moreux. Il vient de faire paraître un livre qui les rassurera pleinement. (1) Nous ne voulons même pas résumer les explications du savant professeur de l'Observatoire de Bourges, mais indiquer seulement les idées qu'on y trouvera développées d'une manière claire, intéressante et substantielle.

1. LA PARTIE PHYSIQUE de l'œuvre d'Einstein, la seule qui mérite l'attention des savants, n'est pas sans valeur, mais cette valeur a été singulièrement surfaite, et montée aux proportions d'un boum scientifique, aussi peu sérieux et consciencieux que les boums financiers qui ruinent les naïfs au profit des aigrefins de la Bourse.

Einstein est à coup sûr, un profond mathématicien, un savant physicien, mais il n'a pas dépassé ses devanciers, et il n'est pas prouvé qu'il les ait égalés. En faire le rival ou le supérieur de Newton et de Képler est une prétention prématurée et qui sent par trop son bluff judaïque et teuton. Il s'est distingué par d'importants travaux sur la physique moléculaire, et c'est peut-être ce qui fera sa gloire la plus solide dans l'avenir, quoique son apport

dans cette partie elle-même soit du même ordre que celui d'un grand nombre de physiciens de nos jours.

Quant à la théorie de la relativité, elle est née avant lui. Elle fut mise en honneur à la fin du XIXe siècle par les recherches de J. J. Thomson, de Max Abraham, de Lorentz, de Henri Poincaré, etc. En 1881, Thomson énonçait son idée, bientôt développée par Abraham et Lorentz, que la masse n'est pas chose absolue, mais relative, étant fonction de la vitesse. Et l'on a fait honneur de cette trouvaille à Einstein qui avait alors deux ans !

Ce qu'a entrepris ce savant, dans le domaine de la relativité a été d'enchaîner les faits acquis et jusque là épars, dans un grand système cohérent. Il a voulu être "agent de liaison", comme dit M. Moreux. Mais son œuvre n'est nullement définitive, c'est un essai qui demande la vérification de la sanction du temps, qui en recevra certainement des démentis au moins partiels, et devra, s'il n'est pas abandonné, être profondément remanié sur bien des points. Ce qu'il y a de meilleur et de permanent dans son œuvre n'est pas de lui, et ce qui est de lui, à côté de suggestions intéressantes, présente une foule d'hypothèses contestables en physique et en astronomie, et des confusions énormes en métaphysique.

La déviation d'un rayon d'étoiles au voisinage du soleil fut constatée expérimentalement par les astronomes, notamment par Eddington, lors de l'éclipse totale du soleil du 29 mai 1919 ; on explique généralement le fait par l'attraction de la masse du soleil sur le rayon. On en a déduit une confirmation éclatante des théories einsteiniennes sur la relativité. M. Moreux fait observer que "c'était aller un peu vite, puisque le phénomène proposé par Newton aurait pu être constatée depuis bien des années."

C'est précisément à propos de cette fameuse loi de la déviation du rayon stellaire par le soleil qu'Eddington, un des plus grands savants qui aient étudié ces questions, a écrit : "La théorie de la relativité a passé en revue tous les sujets de la physique. Elle a unifié les grandes lois qui, par la précision dans la forme, et la rigueur dans l'application, ont conquis dans la science humaine la place d'honneur que la physique occupe aujourd'hui. Et pourtant, en ce qui regarde la nature des choses, cette science

(1) *Pour comprendre Einstein*, par l'abbé Th. Moreux. Gaston Doin, éditeur, 8, place de l'Odéon, Paris, 7 francs.

n'est qu'une forme vide, un échafaudage de symboles " (Moreux, p. 98).

L'auteur poursuit ainsi sur tous les points l'examen des théories d'Einstein, et montre ce qu'elles ont souvent de précaire et de fragile, même sur le terrain où leur auteur a le plus d'avantages.

2° LA PARTIE MATHÉMATIQUE, n'est accessible qu'à un petit nombre d'initiés. Einstein y est maître, c'est entendu, mais il ne faut pas y chercher dans les x , les y et les fonctions qu'il aligne imperturbablement une preuve de son système. L'analyse permet, quand une loi a été établie, de la réduire en formules, mais ces formules ne démontrent pas la loi : elles ne l'engendrent pas, elles en sont les filles. A leur tour, à supposer que cette loi soit vraie, elles permettent de déduire et de prévoir certains phénomènes : et c'est ainsi que Le Verrier découvrit Neptune. Ce n'est pas le cas des formules de la relativité. Elles n'ont pas encore fait découvrir une seule planète. On a dit qu'elle étaient tombées juste pour l'avance du périhélie de Mercure. Mais cette coïncidence ne prouve rien, car comme l'indique M. Moreux, M. Maillard, professeur d'astronomie à Lausanne, vient de jouer à Einstein le vilain tour de retrouver, en partant de principes absolument étrangers à la relativité, tous les résultats déduits par Einstein, à grands renforts de calculs, des principes de sa théorie, sur l'avance des périhélies de toutes les planètes, et même des résultats beaucoup plus précis et complets, par exemple sur l'accélération lunaire qu'Einstein ne peut expliquer (Moreux, p. 174).

En réalité, et voilà ce qu'il ne faut pas oublier, les formules mathématiques, tout en étant exactes et profondes en elles-mêmes, ne viennent là bien souvent que pour éblouir les non-initiés qui sont le grand nombre. Comment mettre en doute des théories physiques et métaphysiques, étayées sur des montagnes d'équations rébarbatives qui ne sont que de l'apocalypse pour le grand public ?

On comprend dès lors que de très grands savants, agacés par les méthodes qui prétendent prouver ce qu'elles ne font que supposer et représenter par des symboles, se soient laissé aller, contre les formules algébriques à des boutades comme celle-ci :

" C'est là, disait Newcomb (*au pays féérique de la Géométrie*), que le mathématicien se

divertit au point de laisser supposer au profane qu'il s'agit moins en la circonstance d'une série enchaînée de démonstrations rigoureuses que du vol capricieux d'une imagination en délire " (Moreux, p. 185).

Russell écrivait : " Quand on ne sait ni de quoi on parle, ni si ce qu'on dit est vrai, on fait des mathématiques " (Moreux, p. 83).

Duhem disait qu'on ne doit pas demander à la physique mathématique ce qu'elle ne peut nous donner sur la réalité et le mystère des choses. " Toute schématique, elle ne pense nullement à passer derrière nos perceptions pour voir ce qu'il y a, mais elle cherche à les représenter par des symboles empruntés à la géométrie ou à la science des nombres qu'elle connaît seule ensuite " (Moreux, p. 186).

La relativité a une foule d'obscurités et de contradictions que ses promoteurs ont voulu dissimuler, tant bien que mal, en se jetant comme l'a fait observer M. Dunoyer " dans un océan mathématique " (M., p. 83). Ils espéraient y noyer leurs lecteurs : mais ceux de M. Moreux trouveront en lui un pilote éclairé qui leur fera éviter ce naufrage.

3. LA PARTIE MÉTAPHYSIQUE est la plus pauvre dans le système einsteinien, elle est même tout à fait nulle. Et pourtant c'est celle qui a créé l'engouement ridicule en faveur du nouveau Messie germano-hébreu. Le professeur Langevin a écrit : " Einstein aura dans l'histoire le mérite d'avoir ouvert toute grande aux hommes une nouvelle fenêtre sur l'éternité " (M., p. 2). Mais ce qu'on voit de cette fenêtre dans l'abîme de l'infini n'est de nature à donner le vertige qu'à ceux qui se laissent piper par les mots.

On connaît la vieille supposition d'un homme qui partirait le matin à 6 heures et volerait autour de la terre pendant vingt-quatre heures avec la vitesse du mouvement apparent du soleil. Il verrait toujours l'astre à la même place et, par rapport à lui, il serait toujours 6 heures du matin. Il reviendrait à son point de départ à 6 heures du matin, il aurait donc fait le tour de la planète en un temps nul, en moins d'une seconde. Mais c'est un calcul enfantin. Le soleil n'est qu'une des mesures du temps : il ne l'est que pour celui qui reste immobile par rapport à lui, il ne l'est pas pour le globe-trotteur qui marche ou pour l'aviateur qui vole aussi vite que lui. Mais cet homme

a d'autres chronomètres ; il a en particulier sa montre bien réglée qui lui indiquera exactement le temps écoulé à chaque instant de son voyage autour de l'équateur. Il verra que l'instantanéité de sa randonnée n'était qu'une illusion ou un calcul facétieux.

Eh bien ! les théories relativistes sur le temps, l'espace, la vitesse, la simultanéité, ne sont bien souvent que des illusions ou des trompe-l'œil tout aussi enfantins.

On nous dit par exemple : "*Deux événements peuvent se produire en même temps sans être simultanés.*" Comme par définition, deux événements simultanés sont précisément ceux qui se produisent en même temps, cette phrase a beau exprimer le plus pur relativisme, elle n'est qu'un pur non sens. On nous prouve cependant qu'elle est vraie, en nous montrant que deux balles parties à la même seconde de canons inégalement distants arrivent à nous à des moments différents. Mais c'est un raisonnement de Gribouille. Il faudrait dire : "*Deux événements peuvent se produire en même temps sans que les connaissances ou les perceptions que nous en avons soient simultanées*", ce qui est très sensé, mais tout à fait différent. Le plus humble scolastique trouverait du premier coup le défaut de la formule qui fait perdre le nord aux admirateurs d'Einstein.

Un rayon parti d'une étoile très éloignée met des années ou des siècles à nous parvenir. Quand nous recevons ce rayon en plein œil, et que nous situons l'étoile au bout de la ligne droite suivant laquelle il nous frappe, l'étoile n'est pas au bout de cette ligne, et il se pourrait même, en théorie, qu'elle fût éteinte depuis longtemps. Mais en mélangeant les faits de ce genre, connus de tout le monde, avec diverses conceptions relativistes, on en arrive à certaines conséquences qui relèvent plus de l'aliénation mentale que de la science. On a ainsi prétendu que les myriades d'étoiles que nous apercevons dans le ciel ne sont peut-être qu'une seule étoile, située par nous à des myriades d'endroits différents.

Plus prudent, Eddington a écrit : Les rayons issus du soleil doivent forcément converger, puisqu'ils sont courbes ; le foyer de convergence aurait tous les caractères d'un vrai soleil, en ce qui concerne la lumière et la chaleur, mais il ne s'y trouverait aucun corps substantiel. *Ainsi nous pourrions voir une série de fantômes*

du soleil correspondant aux positions où il était il y a un deux, trois, etc. . . , milliards d'années, si, comme il est probable, il brille depuis aussi longtemps.

" *Il est assez amusant de penser que les différents phénomènes de l'Univers sidéral peuvent laisser, là où ils ont eu lieu, des empreintes qui se reproduisent périodiquement. . . peut-être aussi n'y a-t-il qu'une certaine proportion d'étoiles matérielles, les autres n'étant que des revenants optiques qui viennent hanter leurs anciennes demeures* " (Moreux, p. 184).

Eddington ne cite ces conclusions que pour s'en amuser, mais d'autres les prennent au sérieux, et récemment M. Lémeray a présenté à l'Académie un Mémoire où il prouve par les principes d'Einstein qu'il n'y a qu'une étoile là-haut, et que les myriades de lumières de la voie lactée ne sont qu'une vaste illusion. Ce n'est pas à cet illustre savant que l'on fera voir trente-six chandelles ! Il n'en veut qu'une pour éclairer le monde, et plus puissant que M. Viviani, il éteint toutes les étoiles sauf une !

Il est des questions plus sérieuses qu'évoque la théorie de la relativité. M. Moreux traite de plusieurs d'entre elles sous ces titres : *Qu'est-ce que le temps ? Et le temps le mène à l'éternité. — L'Univers est-il infini ? — Qu'est-ce que le nombre infini ? — Qu'est-ce que l'espace ? — Qu'est-ce que l'étendue ? etc.*

Ces questions sont peut-être les plus abstruses de la métaphysique. Les réponses qu'y font la plupart des relativistes einsteiniens sont souvent d'une étrange frivolité. Elles relèvent de l'imagination plus que de la pensée. M. Moreux montre la profonde ignorance en philosophie de certains de ces savants égarés dans un domaine qui n'est pas le leur.

M. Moreux propose des solutions, mais sans prétendre qu'elles expriment toute la vérité ! Toute la vérité ! Personne ne la possède ici-bas, et en métaphysique, moins qu'ailleurs. Nous sommes ici en plein infini, et nous n'en connaissons qu'un tout petit coin. Les idées de M. Moreux pourront elles-mêmes être discutées, mais elles tiennent sagement compte des données de l'expérience et du bon sens et elles nous ouvrent des vastes horizons sur ces grands et passionnants problèmes du temps et de l'espace, du fini et de l'infini.

(Revue des Objections.)



LA CATHÉDRALE DE QUÉBEC EN 1830

Incendie de la Basilique de Québec

UNE lourde épreuve vient de frapper le diocèse de Québec et, nous pourrions dire, le pays tout entier. La vieille Basilique de Québec, si mêlée aux principaux événements de notre vie religieuse et nationale, a été complètement détruite par un incendie, dans la nuit de jeudi à vendredi, 21-22 décembre.

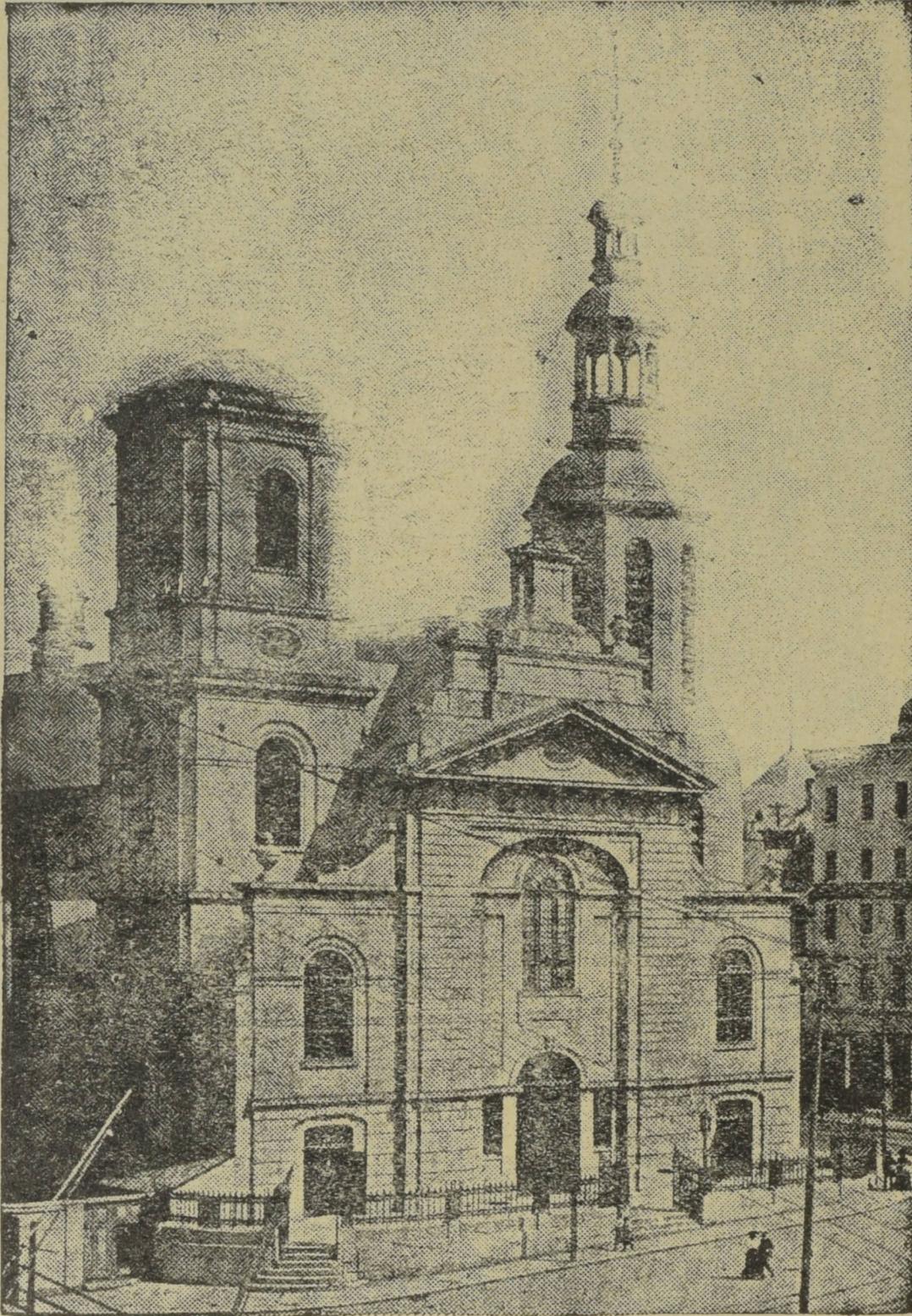
Vers minuit, quelques députés qui revenaient du Parlement, aperçurent de la fumée qui s'échappait des ouvertures du vieux temple. Ils coururent avertir le curé, Mgr Eug. Laflamme, et sonnèrent l'alarme. Lorsque les pompiers purent pénétrer dans l'intérieur de la Basilique, ils jugèrent qu'il était trop tard pour la sauver du désastre : la fumée était intense et le feu était déjà un peu partout. Ils se bornèrent

donc à protéger les bâtisses environnantes : le Séminaire, l'évêché et le presbytère. Entre temps, un jeune homme, M. Paul Marcoux, parvenait à sauver les saintes espèces, et plusieurs prêtres et séminaristes du Grand Séminaire purent mettre en lieu sûr la majeure partie des ornements sacerdotaux et pontificaux. Mais des précieuses peintures qui ornaient les piliers et les murs, comme le Christ mourant, de Van Dyck, la Pentecôte, de Vignon, le ravissement de saint Paul, de Carlo Maretti, Jésus servi par les anges, de Restout, l'Immaculée Conception, réplique d'un tableau de Lebrun, l'Annonciation, de Restout, la naissance du Christ, réplique d'un tableau d'Annibal Carrache, le Sauveur subissant les outrages des soldats, de Fleuret ; des précieuses reliques du maître-autel : les corps des saints martyrs Flavien et Félicité, apportés au pays par Mgr de Laval, et la relique insigne de saint Paul, venant de l'abbaye de Maubec et apportée à Québec par Mgr de Saint-Vallier, il ne reste

que des cendres. Seuls deux tableaux: la Sainte Famille, de Jacques Blanchard et un saint Joseph, copie d'un tableau de Pasqualoni, ont pu être arrachés aux flammes. Cependant, la relique de la vraie Croix, probablement la plus consi-

Voici quelques notes historiques que l'on aimera à lire et à conserver.

Le premier édifice religieux bâti à Québec fut la chapelle élevée par Champlain et détruite en 1629, lors de la prise du fort par Thomas



LA BASILIQUE DE QUÉBEC TELLE QU'ELLE
APPARAÎSSAIT AVANT L'INCENDIE

dérable qu'il y ait sur le continent américain, les ornements dit de Louis XIV, un grand nombre de précieuses reliques, les vases sacrés conservés dans les voûtes, ont été retrouvés intacts.

Les assurances sont de \$269,000.00, mais les pertes, étant donné la destruction des tableaux précieux, ne peuvent être évaluées.

Kertk. La deuxième fut Notre-Dame-de-la-Recouvrance, incendiée en 1640. La troisième fut la Basilique qui vient d'être détruite par l'incendie du 22 décembre. La pierre angulaire en fut posée le 23 septembre 1647. Voici le texte officiel donnant la date et relatant les faits de cette cérémonie :

“ Le 23 septembre 1647, le R. P. Lallemand, supérieur de la mission de Québec, et M. de Montmagny, le gouverneur, posèrent la pierre angulaire de l'église de Notre-Dame de la Conception, à Québec, sous le vocable de Notre-Dame de la Paix. La dite pierre est à l'angle du cadre du chassis à main gauche en entrant dans l'église, du côté est dans le coin le plus près du maître-autel. Les noms de Jésus et Marie sont inscrits dans la pierre sur une plaque de plomb. — B. VIMONT.”

Le nom de Notre-Dame de la Paix fut donné à la nouvelle église en mémoire de la paix qui venait d'être conclue aux Trois-Rivières avec les Iroquois. Les travaux de construction ne furent vraiment poussés avec vigueur qu'en 1648. La messe y fut célébrée pour la première fois le jour de Noël 1650. C'est le Père Lallemand qui bénit l'église et y célébra la première messe. L'église ne fut définitivement terminée et dédiée que le 31 mars 1657. Les dimensions du bâtiment étaient de 100 x 23 pieds. L'église paroissiale fut érigée canoniquement par Mgr de Laval et remise au Séminaire en 1664. Elle fut consacrée le 11 juillet 1666. En 1689, elle fut agrandie de 50 pieds. En 1745, elle fut encore allongée de 40 pieds et on construisit deux ailes de côté qui existaient encore. Tous ces travaux furent terminés en 1748, cent ans après la pose de la pierre angulaire. En résumé, nous pouvons dire que les piliers de la nef dataient de 1647, les tours de 1684 et le reste de l'église de 1745.

Pendant le siège de Québec (1759) toute la partie en bois de l'église fut détruite par le feu à l'exception de la base du clocher. Elle fut réparée et agrandie encore en 1768. L'église avait alors une longueur de 216 pieds et une largeur de 94 pieds, murs compris.

Depuis 1771, époque où l'église fut complètement restaurée, quelques changements ont été faits à la façade en 1843 ; et en 1849 on commençait la construction de la tour qui n'a jamais été terminée. L'an dernier, l'intérieur de la Basilique fut complètement restaurée par les soins de Mgr Laflamme. Les travaux de restauration coûtèrent environ \$90,000.

Le baldaquin, les statues et autres ornements furent exécutés à la fin du siècle dernier, par M. Jean Baillairgé. La sacristie avait été construite en 1829. La Cathédrale reçut le titre de “ Basilique mineure ” en 1874.

LES ÉVÊQUES SACRÉS DANS LA CATHÉDRALE DE QUÉBEC

1° Mgr Jean-François Hubert, sacré le 19 novembre 1786, par Mgr Briand.

2° Mgr Bailly de Messein, sacré le 12 juillet 1789, par Mgr Hubert.

3° Mgr James-Louis O'Donnell, vicaire apostolique de Terre-Neuve, sacré le 21 septembre 1796, par Mgr Hubert.

4° Mgr Plessis, sacré le 25 janvier 1801, par Mgr Denaut.

5° Mgr Panet, sacré le 19 avril 1807, par Mgr Plessis.

6° Mgr Edmund Burke, vicaire apostolique de la Nouvelle-Écosse, sacré le 8 juillet 1818, par Mgr Plessis.

7° Mgr Signay, sacré le 20 mai 1827, par Mgr Panet.

8° Mgr Turgeon, sacré le 11 juin 1834, par Mgr Signay.

9° Mgr William Dullard, évêque du Nouveau Brunswick, sacré le 11 juin 1843, par Mgr Turgeon.

10° Mgr Jean Langevin, sacré le 1er mai 1867, par Mgr Baillargeon.

11° Mgr Taschereau, sacré le 19 mars 1871, par Mgr Lynch.

12° Mgr Dominique Racine, sacré le 4 août 1878, par Mgr Taschereau.

13° Mgr Bégin, sacré le 28 octobre 1888, par Son Éminence le cardinal Taschereau.

14° Mgr Blais, sacré le 18 mai 1890, par Son Éminence le cardinal Taschereau.

15° Mgr Labrecque, sacré le 22 mai 1892, par Son Éminence le cardinal Taschereau.

16° Mgr Roy, sacré le 10 mai 1908, par Son Éminence le cardinal Bégin.

17° Mgr Mathieu, sacré le 5 novembre 1911, par Son Éminence le cardinal Bégin.

DANS LES CAVEAUX DE LA BASILIQUE DE QUÉBEC

Quatre gouverneurs de la Nouvelle-France reposent dans les caveaux de la Basilique :

1° Le comte de Frontenac, décédé à Québec, le 28 novembre 1698.

2° M. de Callières, décédé à Québec, le 26 mai 1703.

3° Le marquis de Vaudreuil, décédé à Québec, le 10 octobre 1725.

4° Le marquis de la Jonquière, décédé à Québec, le 17 mai 1752.

Ces gouverneurs avaient d'abord été inhumés dans la chapelle du monastère des Récollets. Après l'incendie de ce monastère, en 1796, les ossements de ces quatre personnages et ceux des Pères Récollets inhumés là furent mis dans la même bière et inhumés dans la cathédrale.

Outre ces quatre gouverneurs, les caveaux de la Basilique gardent les dépouilles de neuf évêques de Québec : Mgr de l'Auberivière, Mgr

Briand, Mgr Hubert, Mgr Plessis, Mgr Panet, Mgr Signay, Mgr Turgeon, Mgr Baillargeon, et Son Eminence le cardinal Taschereau.

Le corps de Mgr de Laval reposa sous les dalles de la Basilique jusqu'en 1877 alors qu'il fut transporté dans la chapelle du Séminaire.

Dans les caveaux de la Basilique reposent aussi près d'une centaine de prêtres, clercs et frères.

On y compte également dix Sœurs de la Congrégation.

Quant aux laïques, hommes et femmes, plus de 900 y furent inhumés.



INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE DE QUÉBEC

EXCUSE

Le jeune Toto, apercevant un dindon qui fait la roue, vient se jeter épouvanté dans les jupons de sa mère.

— Nigaud, lui dit-elle, tu as peur d'un dindon quand tu en vois si souvent sur la table, et que tu en manges !

— C'est vrai, répond le marmot, mais celui-là n'est pas assez cuit.

BOILEAU

I L ne faut pas traiter toujours de sujets brûlant. On me l'a dit. Je le crois sans peine. Il est plus facile de parler des anciens avec la modération qui convient que des contemporains. Du reste, je préfère me confier cette fois et pour cause à l'indulgence des morts.

Je parlerai donc de Boileau.

*
* *

On peut avec quelque pédanterie, certaines connaissances littéraires, et l'habitude de l'analyse découvrir le portrait intellectuel et moral d'un auteur, dans son œuvre. Il faut convenir, cependant, que cette entreprise est plus risquée si l'on examine l'ouvrage d'un écrivain du XVII^e siècle. A aucun âge peut-être de la littérature française, l'écrivain n'a été plus impersonnel, n'a moins livré — à part quelques exceptions — les secrets intimes de son âme.

Et si un novice s'applique à la tâche difficile de marquer par l'examen de son œuvre le caractère d'un auteur de ce temps, et d'indiquer en quelle façon ses facultés intellectuelles s'équilibrent, il n'est pas fâché de se pourvoir d'abord de quelques idées préconçues.

J'essaierai donc de retrouver dans l'Art poétique, les traits saillants de l'âme et de l'esprit de Boileau, m'aidant des indications de la critique littéraire.

*
* *

Et tout d'abord, Boileau demeure, dans un siècle où la raison et l'ordre étaient prisés au-dessus de tout, l'auteur raisonnable par excellence.

J'ai noté, par curiosité, qu'il emploie plus de vingt fois les mots "raison" et "bon sens" dans son poème, et à certain endroit cinq fois en vingt-cinq vers. C'est au début du premier chant de l'Art poétique. Et précisément à cet endroit, Boileau recommande au poète, avant toute chose, d'être raisonnable :

"Que toujours le bon sens s'accorde avec la
[rime (I, 28).

Au joug de la raison sans peine elle fléchit
(I, 33).

Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur
[prix (I, 37-38).

Plus loin il dit encore :

"Tout doit tendre au bon sens... (I, 45).

"La raison pour marcher n'a souvent qu'une
[voie (I, 48).

Et l'on sent bien le grand cas que Boileau fait de la raison.

Par ailleurs, s'il condamne les mauvais auteurs et les mauvais vers c'est toujours au nom de la raison et du bon sens :

"Au mépris du bon sens, le burlesque
[effronté... (I, 81).

.....
"Il est certains esprits dont les sombres
[pensées (I, 147).

"Sont d'un nuage épais toujours embarrassées,
"Le jour de la raison ne les saurait percer.

La postérité a, du reste, ratifié presque toutes les condamnations que Boileau portait, s'appuyant sur son propre jugement. Il avait donc cette raison solide qu'il souhaitait au poète et qui chez lui dominait ses autres qualités littéraires et lui permettait de rendre un verdict droit et juste.

En effet, Boileau est toute raison et du bon sens le plus positif qui soit. Cela même l'entraîne un peu loin. Il y a des genres où la raison doit trouver son compte — elle doit être partout — mais où l'imagination libre et créatrice a le plus grand rôle : la poésie lyrique, l'épopée. Tout en disant que dans le lyrisme il faut un "beau désordre" (II, 72), tout en se réclamant de Pindare (II, 60-61), et en comprenant fort bien que l'essence du lyrisme est l'enthousiasme, cependant Boileau semble le ranger dans les petits genres, (Ch. II, 58-71).

De même pour ce qui est de l'épopée, Boileau n'a pas bien entendu que le poème épique est une œuvre de "foi naïve, de grande émotion à la fois patriotique et religieuse, que le merveilleux et le légendaire, auxquels l'auteur croit, en sont le fond; il en fait trop une œuvre de raison froide et avisée, une construction artificielle. Il en a bien vu le corps, les articulations, les attaches; il n'en a pas

pénétré l'âme. On dirait qu'à l'avance, il dissèque pour donner un modèle, la "Henriade" de Voltaire."

Et puis Boileau est rieur et railleur. On dit "il n'est bon bec que de Paris". Il est bourgeois de la grande ville, et les traits de sa satire nous marque que "ce bon bec est de Paris". Il abandonne le burlesque "aux plaisants du Pont-Neuf" (I, 97); il affirme que le livre bien fait se vend chez "Barbin" (I, 77-78), et que les méchants sonnets ne font de chez "Sercy" qu'un saut chez l'épicier (II, 100); il nous entretient des Turlupins et nous montre le mauvais plaisant conduit à la place de "Grève". Et sa satire accable son homme. Les traits ont tué des gens qui n'en sont pas revenus malgré toutes les incantations de certaine critique moderne.

L'Art poétique" est à la fois un code littéraire et une œuvre polémique. La loi y sort constamment de la satire, l'arrêt d'un réquisitoire. Et le tempérament de Boileau se révèle par cette méthode. Ici, il faudrait tout citer, le passage sur l'auteur intraitable, (I, 208), celui sur Desmarets, (III, 193), etc.

Mais, à part ça, Boileau est plein de saillies originales et mordantes :

"Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs
(I, 90).

"Le reste aussi peu lu que ceux de Pelletier...
(II, 99).

Les malheureux...!

Boileau aime la nature et le naturel. L'abus de l'esprit, le fatras et la déclamation lui déplaisent souverainement. "Festons et astragales" (I, 55), "poissons aux fenêtres" (III, 264), lui donnent des nausées.

Au nom de la simplicité et du naturel, il repousse la tragédie irrégulière et romanesque, les pastorales, les tragi-comédies pleines d'aventures merveilleuses et invraisemblables (III, 97, 103). Voici quelques-uns de ses conseils :

"Que la nature donc soit votre étude unique...
(III, 359).

"Jamais de la nature il ne faut s'écarter (III, 414).

Au nom du naturel et de l'observation, il dit :
"Etudiez la cour et connaissez la ville... [III 391).

et blâme l'originalité superficielle et toute de forme des gens qui croiraient s'abaisser

"S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser
[comme eux (I, 42).

Enfin Boileau est un esprit vigoureux, décidé; la raideur de son jugement serait à souligner en plus d'un endroit; ainsi son appréciation de Villon, de Marot. Il ignore, du reste, l'antiquité française et c'est pourquoi il accuse avec autant d'inexactitude que de vigueur le pauvre Ronsard de parler "grec et latin" (I, 117, 119, 126). Humaniste, il connaît quelque peu Homère, Eschyle, Sophocle, Virgile, Horace et très peu les autres anciens, à part Térence qu'il préfère à Molière (III, 398, 415). C'est ensuite un ancien élève de la Faculté de théologie, et de là, peut-être, lui viennent ses scrupules contre l'emploi du merveilleux chrétien, (III, 199).

*

* *

Quant au moral, Boileau est un brave homme qui manque un peu de sensibilité. Mais en revanche il est une raison ferme dans une conscience pure et noble. Il s'alarme des rimes "cyniques" (II, 173). Il écrit:

Le latin dans les mots brave l'honnêteté
Mais le lecteur français veut être respecté...
(II, 75).

Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice
[aimable (IV, 93).

Il a le respect de soi, de sa vocation, de son art. Il croit que l'esprit est une noblesse qui oblige. Il veut que l'homme de lettres se respecte lui-même, afin de commander pour lui le respect. Le quatrième chant de l'Art poétique est fourni de bons conseils moraux pour l'auteur sérieux :

"Un auteur vertueux, dans ses vers innocents
"Ne corrompt point le cœur en chatouillant
(les sens :

"Son feu n'allumera point de criminelles
[flammes (IV, 105).

"Le vers se sent toujours des bassesses du
[cœur (IV, 110).

Mais n'allez pas croire qu'il est scrupuleux. Il prend soin de s'en défendre :

"Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits
Qui bannissent l'amour de tous chastes écrits...
(IV, 97).

D'autre part, Boileau est désintéressé et n'aime point les auteurs, "d'argent affamés" qui

“ Mettent leur Apollon aux gages d'un
[libraire
Et font d'un art divin un métier
[mercenaire (IV, 131).

S'il veut bien que l'écrivain puisse
“ Tirer de son travail un tribut légitime (IV,
[128).”

il donne aux ouvriers en lettres ce conseil qui
l'honore :

“ Travailler pour la gloire, et qu'un sordide
[gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain
(125, IV).

Il est encore ami dévoué et fait le compte des
services qu'un bon ami de lettres doit rendre à son
ami

“ Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible
(II, 199).

Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible,
Il désire que les auteurs soient consciencieux :
(III, 311).

“ Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous
[presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse (I, 163).

— Il est bien évident que le journal quoti-
dien n'existait pas de son temps —

Enfin, Boileau bourgeois renté, est un gai com-

pagnon. Les rimeurs cherchant perpétuellement la
rime ne lui disent rien qui vaille. Quelque part,
s'adressant aux poètes, il écrit :

“ Que les vers ne soient pas votre éternel
[emploi,
“ Cultivez vos amis, soyez homme de foi;
“ C'est peu d'être agréable et charmant dans un
[livre,
“ Il faut savoir encore converser et vivre (IV,
[121).

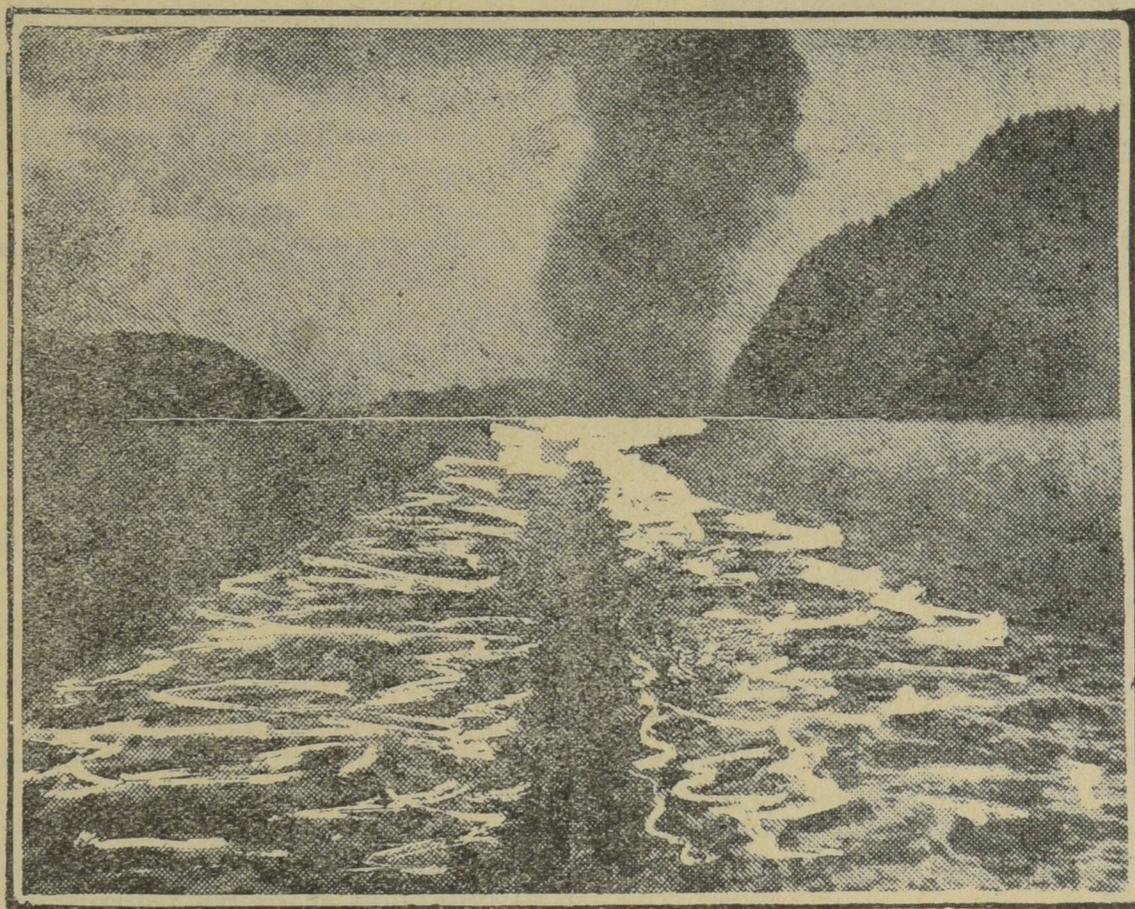
On reconnaît là le Boileau qui s'attablait, joyeux
convive, avec Furetière, Racine, La Fontaine,
Molière et Chapelle.

*

* *

En résumé, Boileau était un esprit raisonnable
et caustique; un assez bon humaniste; plein de bon
sens et de naturel; ayant étudié un peu de théolo-
gie, un peu plus de droit; manquant d'imagina-
tion et de sensibilité; mais artiste, observateur et
réaliste; rentier et indépendant; bon vivant, ami
sincère et de joyeux commerce malgré sa franchise
un peu bourrue; au demeurant, parfait honnête
homme dans le sens où on l'entendait à cette
époque.

FERDINAND BÉLANGER



LE SILLAGE D'UN VAISSEAU

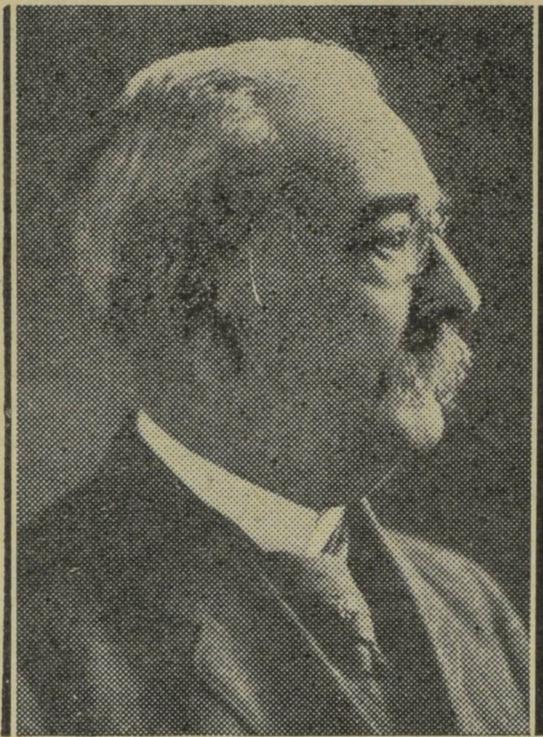


EPHEMERIDES CANADIENNES



DÉCEMBRE 1922

1 — A sa résidence de la rue St-Jean, à Québec, décède, à l'âge de 82 ans, M. Cyrille Duquet, bijoutier, fondateur de la maison de ce nom. Le défunt, qui avait été échevin pendant plusieurs années, était un des plus anciens citoyens de notre ville.



FEU CYRILLE DUQUET

— Le navire canadien "Maple Hurst" sombre dans le lac Supérieur au cours d'une violente tempête et onze personnes de l'équipage périssent.

1 - 2 — La ville de Terrebonne est en partie rasée par un incendie qu'active un vent très violent. Cent soixante-deux maisons sont détruites, deux cents familles sont ruinées et huit cents personnes sont sans abris. Les pertes s'élèvent à près d'un million. Le gouvernement provincial de Québec accorde \$5,000.00 de secours immédiats aux sinistrés.

2 — A Lauzon, à l'hôpital qu'il a fondé, est décède Mgr Charles Guay, P.A., à l'âge de 78 ans.

3 — De grandes fêtes religieuses sont célébrées chez les RR. Pères Jésuites de Québec à l'occasion du troisième centenaire de la canonisation de saint Ignace de Loyola et de saint François-Xavier.

4 — On apprend à Québec l'heureuse nouvelle de la nomination de Mgr F.-X. Ross, P. A. et V.G., principal de l'École normale de Rinouski, au poste de premier évêque du nouveau diocèse de Gaspé. *Ad multos et faustissimos annos!*

— A l'élection complémentaire qui a lieu aujourd'hui dans deux circonscriptions, pour le parlement fédéral, le candidat ministériel triomphe par 2,000 voix de majorité, dans Halifax, N.-E., et celui de l'opposition conservatrice l'emporte par 1,500 voix dans Lanark-nord, Ontario.

— A Ottawa s'ouvre une conférence postale entre le Canada et les États-Unis. Cette conférence se terminera demain soir.

5 — L'antique résidence d'été des Messieurs de Saint-Sulpice, à Oka, qui servait en même temps de presbytère, devient la proie des flammes et plusieurs manuscrits précieux sont détruits.

6 — Sur proposition de M. Nestor Ricard, député de Saint-Maurice, la Chambre de Québec décide à l'unanimité de commencer chacune de ses séances par la prière suivante:

"O Dieu éternel et tout puissant, de qui vient tout pouvoir et procède toute sagesse, par qui les rois règnent et font des lois justes, nous voici assemblés, en votre présence pour porter les lois destinées à faire le bien et la prospérité de notre province; accordez-nous, nous vous en supplions, Dieu de miséricorde, de ne désirer que ce qui est conforme à votre volonté, de le rechercher avec prudence, de le connaître avec certitude et de l'accomplir parfaitement pour l'honneur et la gloire de votre nom et le bonheur de notre patrie. Ainsi soit-il."

— Le feu détruit l'entrepôt N° 5 du Pacifique Canadien à Fort William, causant des dommages pour un demi-million de piastres.

— On constate une différence de 91,467 âmes dans les chiffres établis pour la population de Montréal, entre le recensement fédéral et le recensement municipal.

— Dans son discours au banquet des Voyageurs du Commerce, pour le vingtième anniversaire de fondation de leur association à Québec, l'honorable M. Taschereau, premier ministre de la province de Québec, annonce que son gouvernement a pris des mesures pour assurer la construction, à la Grande Décharge, Lac St-Jean, d'une digue colossale, qui coûtera plus de \$12,000,000 et devra fournir de l'énergie élec-

trique au chiffre d'un million de chevaux-vapeur.

11 — M. le Dr James-L. Hughes, cette autorité pédagogique du monde protestant ontarien qui rendait récemment, à la United League de l'Ontario, un témoignage si flatteur de l'efficacité des écoles séparées d'Ottawa, vient d'affirmer, dans une conférence à la Société du Saint Nom de Jésus, que la population française d'Ottawa est traitée avec injustice par la mise en force du Règlement XVII.

14 — A Québec, à la salle des Promotions de l'Université Laval, s'ouvre la journée diocésaine de Québec, organisée par l'Action Sociale Catholique.

— Le ministère canadien de l'Agriculture est invité par la "Western Canada Livestock Union" à nommer le plus tôt possible, un homme compétent pour représenter le ministère en Angleterre, à la suite du nouveau régime qui prévaut depuis la modification récente de l'embargo.

— La Législature de Québec vote, à la demande de l'honorable M. J.-E. Perreault, l'autorisation d'un emprunt de \$2,000,000 pour les fins de la Colonisation, et l'honorable M. David annonce que les subventions à l'instruction publique sont augmentées de plus de \$500,000 sur celles de l'an passé, portant le total à tout près de \$3,000,000.00.

— A Cobalt où il résidait depuis la destruction de sa ville épiscopale, décède Mgr E.-A. Latulipe, évêque d'Haileybury, à l'âge de 63 ans et 4 mois.

15.— Le traité de commerce entre la France et le Canada est signé à Paris par nos représentants et les représentants français.

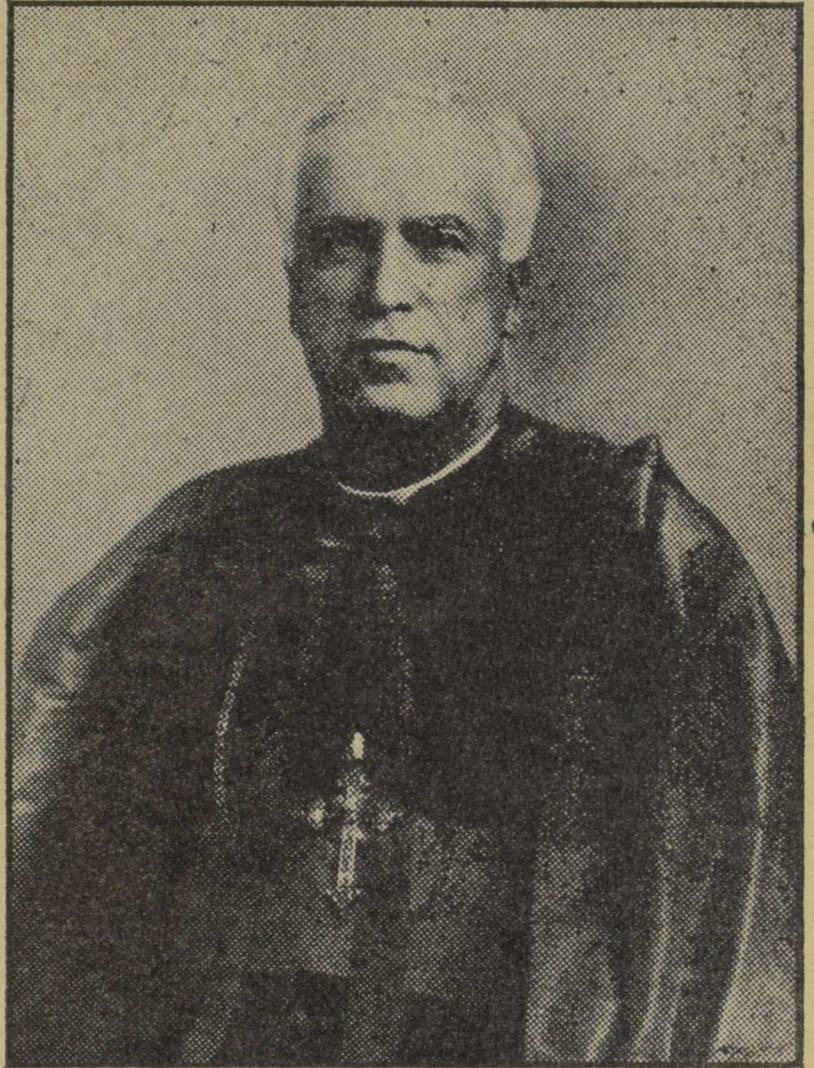
16 — La *Revue Canadienne*, dirigée par un groupe de professeurs de l'Université de Montréal, et la plus ancienne revue littéraire du Canada français, annonce, dans sa livraison de décembre, qu'elle se voit obligée de suspendre sa publication.

— A l'occasion du 15ème anniversaire de sa fondation, le journal *l'Action Catholique* publie un numéro spécial de 40 pages, abondamment illustré.

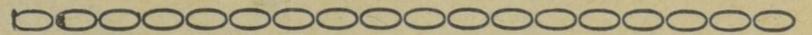
— M. Albert Thomas, ex-ministre et chef ouvrier français, est de passage à Québec.

18 — Un cablogramme particulier, adressé de Rome à S. G. Mgr J.-M. Émard, archevêque d'Ottawa, l'informe que le sacré pallium lui a été officiellement décerné, à l'occasion du récent Consistoire.

— Les délégués des Unions ouvrières catholiques et nationales du Canada ont une entrevue avec quelques-uns des membres du ministère King qui leur font un cordial accueil. Les délégués obtiennent du ministre du Travail, l'hon. M. Murdock, la promesse à peu près explicite,



FEU MGR E.-A. LATULIPE



que leurs unions désormais seraient reconnues officiellement par le gouvernement à toutes fins que de droit.

19 — L'hon. M. Mercier, ministre des Terres et Forêts, à Québec, fait adopter par la Chambre un projet de loi créant deux nouvelles écoles dans notre province, une école de gardes forestiers et une école ou chaire destinée à l'enseignement de la papeterie.

20 — Le Mount Royal, le plus grand hôtel de Montréal, est inauguré par un grand banquet auquel assistent les plus hautes personnalités du pays.

— Sir Henry Thornton, le nouvel administrateur en chef du Réseau National Canadien, est l'objet d'une cordiale démonstration de la part d'un groupe important de citoyens de Québec.

— A Québec a lieu la première réunion des membres du clergé en vue du prochain congrès eucharistique provincial. On y fixe la date de ce congrès qui sera tenu du 13 au 16 septembre et on y forme plusieurs comités.

21 - 22 — Un incendie, découvert vers minuit et dont on ignore les causes, détruit de fond en

comble la vieille Basilique de Québec. C'est une cruelle épreuve pour le diocèse de Québec.

22.— En attendant la reconstruction de la Basilique incendiée, on décide de faire les offices paroissiaux dans la chapelle du Séminaire de Québec.

26 — Le gouvernement de la province de Québec décide de porter de 81 à 85 le nombre des sièges de notre Législature provinciale. Les circonscriptions de Laprairie et de Napierville sont réunies en une seule, mais par contre, l'Abitibi sera séparé du Témiscamingue et Labelle sera divisé en deux, le nouveau comté portant le nom de Papineau ; Matane aussi est divisé, pour former le comté de Matapédia ; Montréal aura deux nouvelles circonscriptions : Verdun et Mercier, soit 15 au lieu de 13.

— Dans une conférence qu'il vient de faire à New-Haven, Conn., Sir Robert Borden affecte de ne plus parler de l'empire britannique, mais

bien exclusivement de la "communauté des nations britanniques", selon l'expression consacrée dans la Constitution de l'Irlande. Il souligne l'importance d'une étroite solidarité entre les nations britanniques, et il exalte les soi-disant bienfaits de la Ligue des Nations.

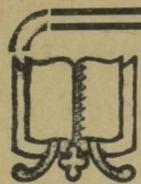
29.— La session du Parlement de Québec se termine aujourd'hui. La prorogation des chambres à lieu à 4 heures cet après-midi.

30 — Les deux juges nommés pour présider la Commission Royale au sujet de l'affaire Blanche Garneau font connaître leur rapport. Il y est déclaré "qu'aucune des accusations portées contre le Gouvernement de Québec n'a été prouvée."

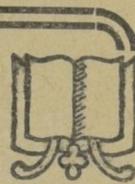
— L'honorable premier ministre du Gouvernement canadien, M. Mackenzie King, annonce la convocation du parlement fédéral pour le 31 janvier.



LE NOUVEL HOTEL MOUNT-ROYAL, A MONTREAL.



Gauserie scientifique



La machine humaine

LA RATE

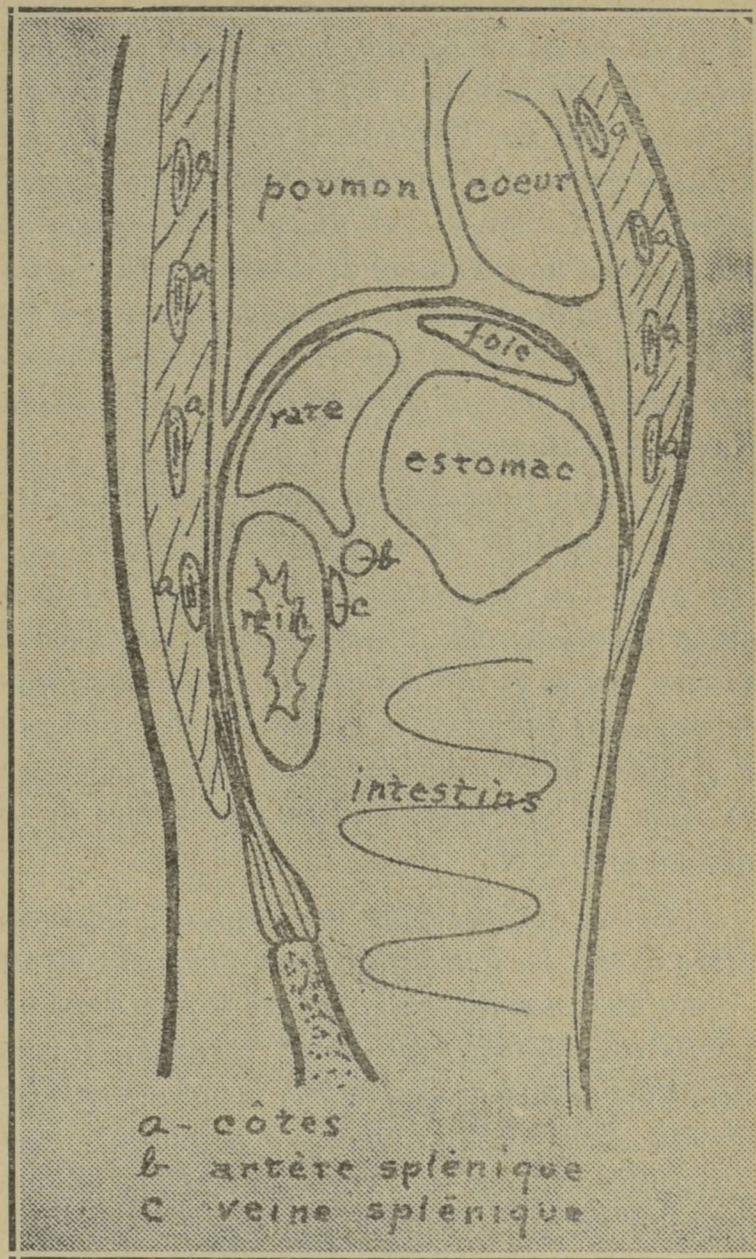
La rate est une autre des grosses glandes de l'abdomen. Située du côté gauche, elle fait pendant au foie, tout en étant beaucoup moins volumineuses. Elle touche à la grosse tubérosité de l'estomac, à la partie supérieure du rein gauche, et est séparée du poumon et du cœur par le diaphragme.

Sa grosseur normale est à peu près celle du poing ; et son apparence extérieure celle du foie, dont elle a la couleur. Elle est plus petite chez la femme que chez l'homme, et chez le vieillard que chez l'adulte. Comme le foie aussi son bord antérieur est plutôt tranchant et son bord postérieur épais. Son volume augmente durant la digestion, et au cours de certaines maladies.

Elle est extrêmement friable ; c'est le plus mou et le moins résistant des organes glandulaires ; et elle devient encore plus friable au cours de maladies comme le paludisme, (fièvres tremblantes), par exemple. Cela explique que, au cours de contusions de l'abdomen, elle soit grandement exposée à souffrir. Elle est donc très souvent le siège de ce qu'on est convenu d'appeler des "lésions internes".

L'anatomiste Malpighi, dont nous avons déjà vu le nom en parlant du rein, a aussi porté ses recherches sur la rate ; voilà pourquoi la membrane lisse et fort mince qui l'enveloppe porte le nom de capsule de Malpighi. Intimement collée au tissu même de l'organe, elle envoie dans l'intérieur de multiples prolongements dont les uns suivent et entourent les vaisseaux, et les autres forment comme le squelette de l'organe.

Le tissu propre de la rate est essentiellement constitué par ces corpuscules de Malpighi, qui, à l'instar des glomérules de Malpighi déjà décrits dans le rein, forment aussi des renflements volumineux et nettement circonscrits autour de la partie terminale des artères. Entre les mailles formées par les prolongements de la capsule dont nous avons parlé tout à l'heure, circulent de nombreux vaisseaux sanguins qui ensèment des cellules à gros noyaux.



Entre ces mailles on rencontre encore de nombreux globules blancs du sang, qui semblent être à diverses périodes de leur développement ; et aussi des globules rouges en voie de formation.

La rate reçoit beaucoup de sang. Il y est apporté par l'artère splénique, un vaisseau relativement gros. De même la veine qui sort de la rate, et qui comme l'artère est volumineuse, porte aussi le nom de splénique. La rate est donc un organe très irrigué, ce qui explique l'abondante hémorragie que provoque sa blessure. La friabilité de son tissu rend toute suture pratiquement impossible ; et comme la ligature de l'artère splénique provoquerait la gangrène de l'organe, les chirurgiens pratiquent plutôt son ablation, lorsque l'abondance de la perte sanguine les y oblige.

Et maintenant, quel est le rôle de la rate?

Il est important, et même essentiel, puisqu'il n'y a rien d'inutile dans la machine humaine. Mais malgré son importance et les recherches dont il a été l'objet, il continue malheureusement de rester plus obscur que celui du foie et du rein.

La rate est très élastique, son volume varie suivant les circonstances, c'est-à-dire les influences qui réagissent sur l'organe. Après les repas, elle est plutôt grossie, et sa contraction s'accompagne d'ordinaire de congestion du foie. Elle jouerait donc le rôle d'une chambre de sureté par rapport à la circulation du foie et de l'estomac. Mais ce n'est là que la moindre de ses fonctions. La plus importante serait la part qu'elle prend à la modification des éléments du sang.

Dans le sang nagent deux sortes de globules : les blancs ou leucocytes, et les rouges ou hématies.

On prête à la rate le rôle de formateur de leucocytes, et l'opinion des physiologistes paraît assez unanime sur ce point. L'importance de cette fonction apparaît quand on se rappelle le rôle joué par ces globules blancs ou leucocytes dans les maladies. Car les leucocytes sont les gendarmes de la machine humaine.

Existe-t-il quelque part une attaque, blessure, infection, etc., les leucocytes accourent pour barrer la route aux envahisseurs. On les trouve donc en nombre considérable au point menacé. Ils se lancent à l'assaut des microbes, les absorbent, les digèrent. Tant qu'ils sont assez nombreux, rien n'est perdu ; il y a inflammation, fièvre, et l'organisme finit par prendre le dessus. Mais les globules blancs ont-ils le dessous, leur nombre diminue-t-il, les chances tournent contre l'organisme, qui faiblit et finit par succomber.

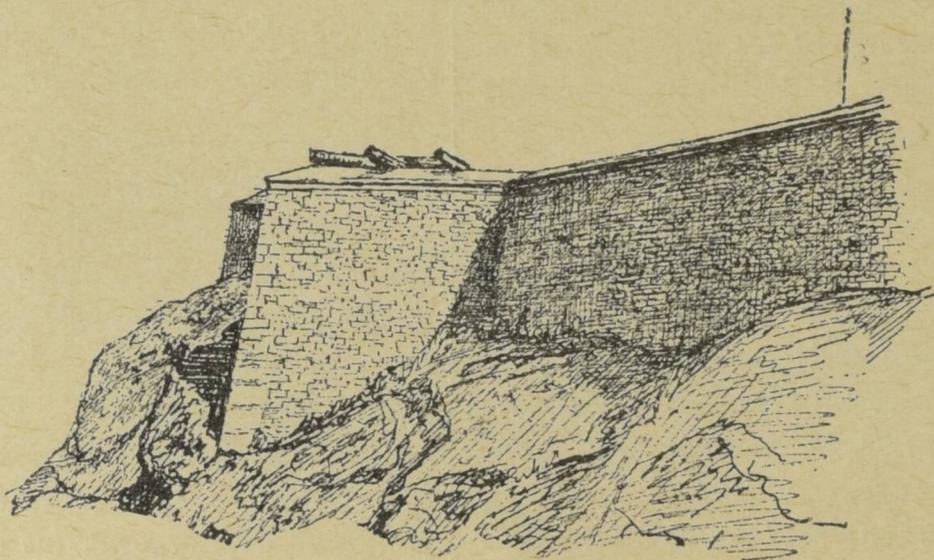
Voilà pourquoi la rate, qui a son rôle, et un grand rôle à jouer dans toutes les maladies infectieuses, se congestionne alors et devient plus grosse, comme tous les organes en pleine activité.

La rate serait aussi le cimetière des vieux globules rouges épuisés, en même temps que l'usine où se forment ou se complètent les nouveaux. Et si le rôle que jouent les globules rouges dans le sang n'est pas le même que celui des leucocytes tueurs de microbes, il n'a pas une moindre importance ; ce sont les globules rouges qui absorbent le fer, élément nécessaire à la vie ; et lorsque leur nombre diminue dans une trop forte proportion, c'est la mort à brève échéance, car l'organisme anémié, n'a plus la force de résistance compatible avec la survie.

Comme nous l'avons vu plus haut, dans la plupart des maladies infectieuses la rate est touchée, c'est-à-dire hypertrophiée, Mais c'est dans le paludisme, (malaria, fièvres tremblantes) qu'elle l'est au point le plus marqué. Dans l'un ou l'autre des modes de l'infection malarienne, la rate est un des principaux organes affectés, et ses modifications comptent parmi les caractères fondamentaux de la maladie. Si le malade succombe en plein accès pernicieux, l'autopsie montre une rate considérablement augmentée de volume, friable, et dont la couleur est brun sombre. Dans le paludisme chronique, la tuméfaction de l'organe augmente à chaque nouvel accès.

Comme on vient de le voir, la rate est un des organes dont le rôle est jusqu'ici resté assez obscur. Il est à espérer que la science parviendra bientôt à élucider le quasi mystère qui enveloppe ses fonctions ; car les malades ne pourront manquer de bénéficier de cette découverte, comme ils l'ont fait pour les autres.

LE VIEUX DOCTEUR



LE VIEUX QUÉBEC — Batterie de l'Hôtel-Dieu

Vers les très hautes tensions électriques

La technique des transports d'énergie à grande distance oblige les électriciens, par ses progrès mêmes, à l'emploi des tensions graduellement croissantes.

Les tensions de ligne de 50,000 à 70,000 volts sont déjà relativement anciennes. Il n'y a que dix ans que les ingénieurs électriciens osèrent aborder les tensions de 100,000 volts.

Aujourd'hui, la tension de certaines lignes en fonctionnement atteint 150,000 volts. Ces valeurs seront prochainement dépassées.

LES ISOLATEURS A CLOCHE

Le problème des hautes tensions a été longtemps un problème d'isolant. Au début, les conducteurs de ligne étaient supportés au sommet de chaque pylone, sur la tête d'un isolateur en porcelaine à double ou à triple cloche qui était un vaste monument couteux et fragile mesurant plusieurs décimètres en hauteur et en diamètres. C'est ainsi qu'on parvint à porter la tension jusqu'à une limite de 80,000 volts.

LES ISOLATEURS A SUSPENSION EN CHAÎNE

Pour les tensions de valeur supérieure, on abandonna le système des isolateurs rigides, pour adopter le système à suspension.

Dans ce système, on augmente la hauteur du pylone et on lui donne un ou plusieurs bras transversaux, aux bouts desquels les conducteurs de ligne pendent librement ; en vue d'assurer l'isolement la chaîne souple qui tient le conducteur électrique suspendu au bras du pylone est constituée par un chapelet de pièces isolantes pouvant être de dimensions plus faibles que dans les anciens isolateurs rigides.

Une chaîne de 8 à 10 isolateurs assure de façon excellente l'isolement des lignes à 150,000 volts qu'on a récemment mises en service en Amérique.

Sans modification de principe, en augmentant simplement le nombre des isolateurs de la chaîne on pourra assurer l'isolement des lignes à plus hautes tensions, de 220,000 volts et plus. En effet, la General Electric Company a véri-

fié qu'une chaîne d'une vingtaine d'isolateurs suffira à isoler les lignes le jour où on trouvera avantageux et pratique d'employer une tension de plus d'un million de volts : dans les essais de laboratoire, une chaîne de 22 isolateurs a supporté 1,100,000 volts.

Mais si le problème de l'isolement des lignes a reçu une solution largement suffisante, il en est d'autres qui maintiennent la limite pratique de tension à une valeur bien inférieure au million de volts.

LA COURONNE LUMINEUSE DES CONDUCTEURS A HAUTE TENSION

Si les ingénieurs, pour transporter économiquement à une distance donnée une énergie électrique donnée, recourent aux plus hautes tensions pratiquement réalisables, c'est en vue de réduire la grosseur des fils conducteurs en cuivre.

Or, ils se sont, à un certain moment, trouvés enfermés dans un cercle vicieux. En effet, à partir de 80,000 volts, ils furent gênés par l'effet de couronne, et pour supprimer cet effet dommageable, il fallait se résoudre à augmenter le diamètre du fil.

Voici en quoi consiste ce phénomène. A partir d'une certaine tension, un conducteur donné s'entoure d'une gaine, d'une couronne lumineuse visible la nuit. Cela provient de la grande densité électrique à la surface du conducteur : l'air, au contact du conducteur, est électrisé, comme on disait autrefois ; il est ionisé, comme on dit aujourd'hui ; les molécules d'air électrisées, les ions, sont chassées par répulsion électrique et emportent chacune une petite partie de la charge électrique du conducteur ; ce sont les violents chocs mutuels des ions et de l'air avoisinant qui produisent la luminescence de la gaine. Tous ces phénomènes s'accompagnent d'une déperdition de l'énergie qui se dissipe dans l'air le long de sa ligne. Si les fils ne sont pas suffisamment écartés, un arc peut s'amorcer entre eux.

La densité électrique à la surface du conducteur est d'autant plus forte que le fil est plus fin. Nous retrouvons là quelque chose d'analogue à l'effet des pointes qui laissent échapper un souffle électrique ou des aigrettes lumineuses, indices de l'ionisation de l'air.

EMPLOI DE CONDUCTEURS D'ALUMINIUM

C'est l'aluminium qui est venu tirer d'embaras les ingénieurs.

Les installations usuelles, avec conducteurs en fil de cuivre, donnant lieu, pour les tensions supérieures à 80,000 volts, à l'effet de couronne.

Le cuivre est un métal coûteux, devenu excessivement cher depuis la guerre.

Remplaçons les conducteurs de ligne en cuivre par des fils d'aluminium. Qu'arrive-t-il ? Si on s'arrange pour que la nouvelle ligne soit équivalente à l'ancienne au point de vue de la conductibilité électrique, il se trouve que le poids total du métal est devenu moitié moindre, d'où économie de prix ; en même temps, le fil d'aluminium est plus gros que le fil correspondant de cuivre, la section est doublée. Le fil étant moins fin, l'effet de couronne est considérablement diminué. Donc, la substitution de l'aluminium au cuivre, pour les lignes de transport d'énergie, présente de nombreux avantages.

Elle entraîne bien aussi quelques difficultés sérieuses. L'aluminium a une tenue mécanique moins favorable que le cuivre ; les portées devraient être raccourcies par multiplications des supports. Pour obvier à ce grave inconvénient on a pris le parti d'employer l'aluminium sous forme de câble de plusieurs fils enroulés autour d'une âme d'acier.

Voilà le genre de conducteurs qu'on va employer en Amérique pour un prochain transport d'énergie à la tension de 220,000 volts.

ESSAIS DE TENSION D'UN MILLION DE VOLTS

A Grenoble, les établissements Merlin et Gérin ont établi un laboratoire d'essais de 200,000 volts, afin de soumettre à des épreuves de contrôle les isolateurs et les autres appareils.

Les ateliers de construction électrique de Lyon et du Dauphiné ont réalisé un puissant transformateur qui fournit une tension de 350,000 volts ; ils étudient aussi la construction de plusieurs autres qui iront individuellement jusqu'à 500,000 volts, et qui, réunis par deux en série, fourniront un million de volts.

Moins gênés que nous par la guerre, les Américains ont pris de l'avance, en cette technique des hautes tensions : la General Electric Com-

pany, comme je l'ai dit plus haut, a déjà des appareils d'essais fournissant 1,100,000 volts : deux transformateurs d'un demi-million de volts qu'on met en série : avec ces appareils, elle a poussé l'étude des phénomènes électriques bien au delà des besoins présents ou des possibilités actuelles de la technique.

A la tension de 1,100,000 volts—un arc s'amorce dans l'air entre deux pointes distantes de 270 centimètres.

L'isolation de la ligne exige une chaîne de 19 isolateurs pour une tension de 900,000 volts et de 22 isolateurs pour une tension de 1,100,000 volts.

Le jour où on voudra réaliser un transport électrique à 1,100,000 volts, il faudra s'arranger pour que le diamètre extérieur des conducteurs ne soit pas inférieur à 10 centimètres, quitte à employer des conducteurs creux ou à augmenter le diamètre du câble métallique en lui donnant une âme d'acier ou de chanvre, etc. ; car avec un plus faible diamètre, la couronne lumineuse apparaîtrait autour de chaque câble et causerait de graves déperditions d'énergie.

B. LATOUR

(*La Croix.*)

CE QUE DISENT LES PETITS

Charlot raconte qu'il a rêvé toute la nuit.

— Tu avais, lui dit sa mère, l'estomac lourd d'avoir mangé trop de gâteaux hier au soir. Et qu'as-tu rêvé ?

— Que j'en mangeais d'autres !...

Mathurine, la vieille servante, ne peut plus mettre ses souliers. Elle a des "oignons".

La petite Hélène, qui croit que les oignons de Mathurine ressemblent à ceux du jardin, dit :

— C'est drôle qu'il vous pousse des affaires pareilles ! Comment ça s'attrape-t-il ?

— Oh ! répond son frère, c'est bien simple Mathurine aura marché pieds nus dans le potager.



Science Ménagère

Cuisson des céréales

PRÉPARATION-TYPE DE LA CUISSON

I. Remplir la partie inférieure de la double bouilloire au 1-3 de sa capacité et la mettre sur le feu.

II. Mesurer l'eau nécessaire pour la céréale qui doit cuire, la verser dans la partie supérieure et mettre sur le feu également.

III. Quand l'eau commence à bouillir, saler, verser la céréale en pluie si ce sont des grains ; délayer à froid si ce sont des farines.

IV. Faire cuire directement sur le feu 10 minutes en brassant, jusqu'à ce que la céréale épaisse.

V. Placer ensuite sur la partie inférieure de la double bouilloire, laisser finir la cuisson et éviter de brasser.

VI. S'il y a nécessité d'ajouter de l'eau, que ce soit de l'eau bouillante.

BOUILLIES.— Avec les farines de céréales on fait des bouillies ; avec le pain, des soupes, des purées appelées panades et des entremets sur lesquels nous donnerons plus loin quelques détails.

Les bouillies sont des potages de farine de céréales et de féculés que l'on cuit dans le lait ou dans l'eau. Les bouillies sont très nutritives, digestives et rafraîchissantes.

PANADES.— La panade est une soupe faite d'eau, de pain et de beurre qui ont bouilli ensemble. On ajoute souvent à la panade des œufs et du lait.

La panade est un mets léger et propre aux enfants, aux malades et aux vieillards.

GRUAU A L'EAU ET AU LAIT

3-4 tasse de gruau 1 c. à thé de beurre
3 tasses d'eau bouillante 1-2 c. à thé de sel.

I. Faire chauffer l'eau, la saler.

II. Verser en pluie dans le liquide bouillant la farine d'avoine et la laisser cuire au bain-marie 1 heure au moins.

III. Ajouter sur la fin de la cuisson un peu de liquide chaud, eau ou lait si la céréale épaisse trop.

IV. Retirer du feu, ajouter le beurre frais et servir.

Si on désire l'avoir au lait, faire cuire le gruau dans une chopine d'eau bouillante et ajouter une $\frac{1}{2}$ chopine de lait sur la fin de la cuisson.

RIZ AU NATUREL

2 pintes d'eau bouillante 1 cuillerée à table
1 tasse de riz de sel.

I. Laver le riz soigneusement, l'égoutter.

II. Le mettre à l'eau bouillante, salée.

III. A mesure que le riz gonfle, il absorbe de l'eau ; laisser bouillir sans brasser, 20 à 25 minutes environ, au bain-marie 40 à 60 minutes.

IV. Égoutter, verser dessus de l'eau chaude et faire sécher au fourneau.

On peut servir ce riz avec du lait ou de la crème, en faire des puddings, ou encore le servir avec une sauce aux tomates ou une sauce blanche ; l'additionner d'un peu de fromage râpé, ce qui relève son goût trop fade ; de beurre ou d'œufs et en faire des croquettes. Le riz se sert aussi comme accompagnement de la viande.

RIZ AU LAIT

2 tasses d'eau 1 c. à thé de sel
2 tasses de lait 1 c. à table de beurre
 $\frac{1}{2}$ tasse de riz essence citron ou vanille, etc.

I. Laver le riz, le mettre sur le feu à l'eau bouillante et salée, faire cuire 10 à 15 minutes.

II. Ajouter le lait chaud, et laisser cuire 20 à 30 minutes ; au bain-marie 1 heure. Au moment de servir incorporer le beurre.

Le riz doit être travaillé légèrement pour que les grains ne soient pas écrasés.

POUDING AU RIZ

½ tasse de riz	1 c. à table de beurre
2 tasses de lait	1 c. à thé ess. de citron
¾ tasse de sucre	2 œufs, un soupçon de muscade.

I. Faire cuire le riz bien lavé à l'eau bouillante salée.

II. Après 15 minutes de cuisson, l'égoutter, ajouter le lait chaud, laisser cuire encore jusqu'à ce que le lait soit réduit de moitié.

III. Retirer du feu, ajouter le sucre, les jaunes d'œufs battus, l'essence, amalgamer le tout et verser dans un plat creux beurré ; parsemer le dessus de quelques noisettes de beurre ; faire cuire au fourneau 15 à 20 minutes.

VI. Battre les blancs d'œufs, lorsqu'ils sont fermes, incorporer en fouettant 1 cuillerée à thé de sucre par blanc d'œuf, étendre sur le pouding et dorer au fourneau 5 minutes. Servir chaud ou froid avec crème.

CREPES AU RIZ

2 tasses de riz cuit	2 c. à thé poudre à pâte
2 tasses de farine	½ c. à thé de sel
2 tasses de lait	graisse et beurre
2 œufs	

I. Verser le lait sur le riz chaud ; ajouter 2 jaunes d'œufs battus, la farine tamisée avec la poudre à pâte et le sel, et les blancs d'œuf bien fouettés.

II. Faire chauffer une poêle, y déposer une cuillerée à table de graisse et de beurre, y mettre la pâte par petites cuillerées.

III. Faire dorer les deux côtés. Servir chaud.

SAGOU AUX POMMES

4 pommes	jus ou zeste de citron,
1 chopine d'eau	muscade, quelques
½ tasse de sucre	gouttes de cochenille,
4 c. à table de sagou	ou d'essence de café
¼ c. à thé de sel	

I. Faire chauffer l'eau, verser le sagou en pluie et faire cuire jusqu'à ce que les grains soient transparents.

II. Peler et enlever le cœur des pommes, les mettre dans un plat creux.

III. Sucre le sagou, le verser sur les pommes et faire cuire au fourneau. Servir chaud ou froid.

TAPIOCA AUX POMMES

½ tasse de tapioca	4 c. à thé de beurre
1 chop. lait et eau	¼ c. à thé de sel.
½ tasse de sucre	muscade, zestes d'orange ou de citron
2 pommes	

I. Laver le tapioca et le faire tremper dans l'eau froide.

II. Faire chauffer le lait et l'eau au bain-marie, y verser le tapioca en pluie et laisser cuire une heure, brassant souvent pendant la première partie de la cuisson.

III. Après une demi-heure de cuisson, ajouter les pommes coupés en dés, le sucre, le reste et la muscade ; laisser cuire jusqu'à ce que les pommes soient bien tendres.

IV. Au moment de servir ajouter le beurre.

(*La Cuisine à l'Ecole primaire.*)

Le pensionnat chrétien

A l'abri de ces murs, les jeunes personnes qu'on y amène, trouvent tous les soins et toute la tendresse de la maison paternelle, moins les dangers qui s'y glissent trop souvent ; elles y apprennent, avec les talents qui servent à la fortune, les fermes principes qui en font mépriser l'éclat ; en même temps qu'on les prépare à tenir une place élevée dans le monde, on les habitue, par des exemples continuels, à se plaire dans l'humilité de la prière et de la foi, à chercher le plaisir dans le travail, à diriger le travail vers le devoir.

Là, pour la mère qu'elle a un moment quittée, une jeune fille retrouve une foule de mères, toutes attentives à orner son esprit de quelque charme, à fortifier son âme de quelque vertu ; là deux cents jeunes compagnes l'attendent et l'aiment comme une sœur ; elle rencontrera un père vigilant, sans faiblesse, au pied des autels où elle ira prier Dieu.

Immense et chère famille dont les membres, dispersés plus tard, se tiendront toujours par les liens d'un souvenir plus fort que les événements, et prieront toujours les uns pour les autres, sur la terre et dans les cieux.

LOUIS VEUILLOT

La grosse dame n'en menait pas large

Fardée jusqu'aux yeux, sanglée jusqu'aux bajoues, guêtrée de jaune, Madame Legros dut prendre ce midi, pour 7 sous, le tramway du peuple, sa limousine était brisée et son chauffeur malade.

Quand elle fit son ascension, hautaine comme une Junon, copieuse et puissante, avec une moue de mépris pour ce populo minable de petites ouvrières et de minces commis qu'elle n'osait frôler de ses falbalas cossus, il y eut un remous inquiétant dans la voiture municipale.

Une banquise dans un ruisseau... ne produit pas une impression plus écrasante.

Le tramway étant à peu près complet, comme tout tramway qui se respecte, Madame Legros dut rester debout comme vous et moi. Une sardine de cette taille ne s'emboîte pas dans un banc comme une sardine ordinaire.

Aujourd'hui, un homme qui offre sa place à une dame dans une voiture publique est un phénomène curieux. C'est une galanterie qui n'est plus de notre âge... le féminisme, peut-être, a changé tout cela. Il y a tant de bonnes et vieilles choses qui changent depuis que les femmes votent.

Qui sait s'il n'y a pas de la vengeance féminine là-dedans?... "Ah! vous me paierez cela, les hommes! Vous me faites perdre mon siège dans les tramways, eh bien! j'irai siéger au parlement." Bernique!

*

* *

En face de Madame Legros, suspendue à une des courroies comme un potiron à une ficelle, et subissant des va-et-vient menaçants pour l'équilibre général, un briqueteur en habits de travail est assis mal à son aise, entre une caissière et une dactylographe.

Eut-il pitié de la grosse dame? Voulut-il s'amuser? Peut-être!— Il y a des esprits malins dans tous les corps de métiers. Mon homme prestement se lève et fort aimablement offre sa place à Madame Legros qui l'accepte avidement, sans quitter sa moue, toujours hautaine.

J'eus peur pour la caissière... pauvre moucheron! Mais enfin le proverbe sauva la situation: "Quand il y a place pour un, il y a place pour deux."

Les voilà coincées; et le char roule et le char tangué.

Soudain le petit briqueteur toujours avenant et obséquieux s'adressant à cette dame, comme si elle lui eût parlé et qu'il n'eût pas compris, lui dit:

"Parlez-vous, Madame?... Pardon!... je n'ai pas compris... Vous dites que..."

Elle très pincée, digne et outragée:

"Je ne vous parle pas... vous... Je n'ai rien dit."

Lui élevant la voix, jouant l'ingénuité parfaite:

"Ah! veuillez m'excuser, Madame; je croyais que vous m'aviez dit: Merci!"

Jugez de l'effet: Tête ahurie de la dame; hilarité générale; rires étouffés, chuchotements des petites demoiselles; éclats sonores de quelques messieurs.

Et de bouche en bouche l'incident, le bout de phrase se colportent; les cous s'allongent, les têtes se tournent. On veut voir la mine d'une dame qui vient de recevoir d'un petit ouvrier, en plein public et dans les formes, s'il vous plaît, une leçon de politesse élémentaire, à bout portant.

Etre le point de mire de tout un tramway... soit... mais pas de cette manière-là! Ça donne chaud!

Elle n'y tint pas longtemps; elle saisit la première chance et sortit précipitamment sans dignité, humiliée, aplatie, déplumée, dépavoisée.

Je vous assure qu'elle n'en menait pas large, la grosse dame!

Bravo briqueteur!

On se plaint du sans-gêne des hommes, du manque croissant de galanterie; c'est regrettable. Mais les femmes n'y seraient-elles pas pour quelque chose?... Madame Legros a bien des filles... !...

(B. P. de N.-D. du Chemin).

— Jeanne, tu as mangé ton chocolat sans pain.

— Papa, c'était pour ne pas faire deux choses à la fois.

Coin de l'Ouvrier

Il faut rechercher le juste milieu

Nous parlions l'autre jour de la journée de huit heures. aujourd'hui nous dirons un mot de celle de douze pour les ouvriers travaillant dans l'industrie de l'acier aux États-Unis, et nous verrons pourquoi on la trouve trop longue.

On semble, d'ailleurs, assez généralement admettre qu'il y a non une réforme à faire, puisque les industriels s'occupent d'une manière particulière de cette question et s'évertuent à trouver des raisons, non pas pour la maintenir indéfiniment, mais pour empêcher qu'elle disparaisse trop brusquement.

Ceux mêmes qui plaident en faveur de son maintien, actuellement, disent qu'ils ne pourront adopter une journée plus courte si l'industrie entière ne fait de même, car les conditions du commerce deviendraient intolérables pour elles. Quelques-uns d'entre eux se servent en plus d'un argument passablement usagé, disant que les ouvriers eux-mêmes ne veulent pas se départir de la journée de 12 heures, parce qu'il en ont besoin pour gagner leur vie. Cet argument ramène le problème à une question de salaire et prouve, la si journée de travail actuellement adoptée est trop longue parce que trop ruineuse de la santé des travailleurs, que les salaires payés aujourd'hui sont insuffisants, puisqu'ils sont incapables de permettre au travailleur de vivre dans des conditions raisonnables.

Que ces industriels revisent leur liste de paie, ensuite ils pourront parler avec plus d'autorité de la durée de la journée de travail.

* * *

M. Kirby Page, un Révérend américain, traitant cette question dans *l'Atlantic Monthly* cite M. Horace-B. Drury, membre de la Commission des relations industrielles, pour nous rappeler que la journée de 12 heures a été abandonnée

dans les industries de l'acier en Angleterre, en Suède, en Italie, en Belgique et en Espagne.

Et M. Page fait ensuite le tableau de la vie de ces travailleurs à douze heures par jour. "Pas n'est besoin, dit-il, d'une grande imagination pour se représenter les conséquences de la journée de 12 heures. Douze heures à l'usine, une demi-heure pour aller au travail et une demi-heure pour en revenir, une demi-heure pour déjeuner, une autre pour souper, huit heures de sommeil : additionnez ! Il reste à peine deux heures pour les devoirs domestiques, pour la vie de famille, la vie sociale, la lecture et l'étude ! Quel sorte de mari, de père, de citoyen peut bien devenir cet ouvrier travaillant douze heures par jour ! Quelle somme d'énergie et d'intérêt peut bien rester à ce travailleur pour les choses intellectuelles et spirituelles ?

* * *

Et ce n'est pas douze heures une journée de temps à autre que le travailleur donne ; mais tous les jours de l'année. Et on s'étonne ensuite de voir ses hommes, fatigués, brisés, dégoûtés de la société qui les tient si durement, pendant qu'elle permet à d'autres de se faire une vie si douce, prêter facilement l'oreille aux programmes que leur lancent les agents socialistes et communistes. On ne leur laisse jamais de temps pour se retremper l'esprit dans des saines lectures et dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, on les met dans une situation de vie où ils deviennent rapidement incapables de résister aux attaques des fauteurs de troubles, et on voudrait qu'ils restent sages.

Quand une révolution se déclenche, le monde reste toujours étonné de voir sortir de terre tant de légions ivres de vengeances, et le monde ne sait pas que ces troupes sont préparées de longue main, dans le silence, au culte de la rage.

* * *

Ils sont comme ce malade se débattant dans de grandes souffrances, qui absorberait n'importe

quel poison pour se calmer, si on ne le surveillait pas étroitement. Ils souffrent, le vent révolutionnaire passe, ils croient que c'est là le remède et ils le respirent à pleins poumons. Malheureusement pour eux, comme pour la société, ils absorbent là un calmant passager qui rendra leur douleur plus grande, plus cuisante.

La journée de travail ne doit pas être trop raccourcie, mais elle ne doit pas être trop longue non plus, comme le demande le Rév. Père Husslein, S.J., dans son programme sociale catholique.

Ce qu'il faut toujours rechercher, en cela comme en toute chose, c'est le milieu juste.

(*Le Travailleur*).

Un saint ouvrier

SAINT ÉLOI est le patron des orfèvres, des forgerons et des métallurgistes. C'est la preuve que, de son temps, le métal comprenait plusieurs branches, l'étau avec l'enclume, l'orfèvrerie et la ferronnerie d'art dans le même atelier. Et même, celui où saint Éloi fit son apprentissage, à Limoges, était encore atelier monétaire, l'atelier du célèbre Abbon, ancien maître de la monnaie de Châlon-sur-Saône.

Là, saint Éloi commença de travailler à ce qui était l'article du jour. On eut, sous les mérovingiens, la passion du brillant et de l'ornement. Ceintures, ceinturons, baudriers, insignes de commandements, agrafes, colliers, bracelets, boucles, anneaux, bijoux de toutes sortes, dont se paraient les hommes comme les femmes, faisaient des orfèvres des gens fort occupés. Par ailleurs, on ne cessait d'enrichir les églises et les basiliques d'objets ouvragés sortis de leurs mains. Tout cela, d'un art appréciable, ingénieux, sorte de prélude de l'art romano-byzantin, où le travail du marteau domine, mais déjà la technique et de fantaisie assez larges, employant le fer, l'or, l'argent, l'étain, le bronze, les paillons, les filigranes, les pierres précieuses, le saphir, le grenat, l'améthyste, ou, à leur défaut, et parfois concurrentement, la verroterie. Ce qui donne à penser que saint Éloi, comme les meilleurs de ses confrères, fut à la fois orfèvre, forgeron, ciseleur, émailleur, mosaïste et graveur. On voit comme il

serait besoin d'ajouter à la chanson populaire illustrée qui nous le représente obstinément avec son tablier de cuir et une paire de tenailles.

Puisqu'aussi bien saint Éloi commença par graver des monnaies, notons que l'on conserve au Cabinet des Médailles, quelques pièces portant sa signature : *Eligius* ou *Elici*. Ce sont une douzaine de sous d'or pour la plupart, portant un profil droit (Dagobert ou Clovis II), invariablement marqués d'une croix.

Mais son chef-d'œuvre le plus connu, c'est le fameux fauteuil de Dagobert. On en connaît également l'histoire et le double miracle qu'elle comporte, puisqu'avec la quantité d'or à lui confiée pour un seul, saint Éloi fit deux trônes, deux merveilles, — à croire, suivant le verset d'une hymne chantée jusqu'à la Révolution dans l'église de Noyon, que le divin ouvrier vint pendant le travail multiplier les lingots d'or, dans la réserve. Le roi fut si étonné de la probité comme du talent de l'artiste et de l'intelligence de ses répliques, qu'il commença dès lors de lui accorder cette estime qui devait l'amener à en faire son ministre.

Une autre œuvre de saint Éloi, particulièrement célébrée par certain moine chroniqueur, c'est une grande croix qu'il fit pour l'abbaye de Saint-Denis et dont on trouve la description dans un inventaire détaillé du trésor de cette abbaye, dressé par ordre de Louis XIII en 1634 : "... âme d'argent, entièrement revêtue de lames d'or ; tout le champ d'or de la croix recouvert de plaques de verre, orné de pierres fines d'un grand prix enchassées dans d'élégants chatons, rattachées par filigranes à une bordure d'argent doré enrichie de rosaces à feuillage d'argent également doré." Cette croix mesurait de 1 m. 60 à 1 m. 75.

Celle de Saint-Martin de Limoges, attribuée aussi à saint Eloi, était de dimension moindre, mais elle s'en rapprochait beaucoup comme style et comme facture. On mentionne encore deux autres croix, travaillées par notre saint orfèvre, appartenant l'une au trésor de Notre-Dame, l'autre à celui de l'église Saint-Victor, à Paris.

Il faut citer aussi deux dyptiques appartenant à Sainte-Croix de Poitiers et catalogués dans son inventaire de 1420, sous la désignation *tabulae Sancti Eligii*. A la cathédrale de Limoges, deux candélabres inventoriés en 1365, sont

ainsi désignés *Candelabra sancti Eligii*. Sur un pectoral conservé à l'abbaye des Bénédictins de Vaser, on a cru lire : [*Ch*] *lotarius rex Francorum me florit iussit*. On en concluait naturellement que saint Éloi était l'auteur de ce travail. Chaptelat, près de Limoges, pays natal du Saint, prétendait posséder un calice et une croix ; le monastère de Chelles : un calice. A Saint-Loup de Noyon, on croyait avoir du Saint un autre calice que l'on portait aux malades pour leur rendre la santé.

De toutes ces œuvres fameuses, il ne reste malheureusement plus rien aujourd'hui. Il n'est pas sûr en effet, que le siège de bronze, de cuivre et d'or, conservé au Cabinet des Médailles, venu de l'abbaye de saint-Denis qui le tenait du fils de Dagobert, Clotaire II, et que dut faire réparer Suger, soit l'un des deux fauteuils exécutés par saint Éloi.

Celui-ci, ministre, resta toujours artiste, ne cessant d'aider le roi de ses conseils pour la décoration des nombreuses églises édifiées sous son règne. Évêque, il demeura artiste toujours. Il ne dédaignait pas de déposer la crosse pour reprendre le marteau. C'est ainsi que les châsses des saints martyrs de Soissons, Crépin et Crépinien, celle de saint Lucien, de Beauvais, furent exécutées du temps qu'il était sur le siège épiscopal de Noyon. Sans nul doute et avec amour, il dut entreprendre d'autres œuvres pour les différents monastères qu'il fonda et qu'il ne cessa de favoriser de toutes manières.

La vie de ce manieur d'or est vraiment une légende dorée ; elle est toute émaillée de souvenirs artistiques ; chaque circonstance principale emprunte quelque chose à un chef-d'œuvre. C'est pour avoir fabriqué deux trônes magnifiques qu'il devint conseiller royal. Ce fut au cours de préoccupations architecturales, en découvrant une lézarde à son église, qu'il eût le pressentiment de sa mort prochaine. Sa vocation religieuse est sortie d'un coffret.

Alors qu'il cherchait sa voie et suppliait Dieu de lui faire connaître sa volonté, il s'endormit de lassitude, une nuit de prières. Il vit, pendant son sommeil, apparaître un personnage mystérieux qui lui dit : " Eloi, tes prières sont exaucées et tes vœux sont remplis." A l'instant même, le Saint sentit tomber d'un reliquaire suspendu sur sa tête, comme des gouttes parfumées qui embaumèrent toute sa chambre.

Rosée bénie qui le sacrait déjà, avant l'onction, et le prédisposait à recevoir l'auréole des saints, joyau suprême d'orfèvrerie céleste.

[*La Croix.*]

C. G.

L'utilisation des marées

PROJET D'ÉLECTRIFICATION DE LA BAIE DU MONT SAINT-MICHEL

L'utilisation des marées continue à beaucoup préoccuper les esprits. On parle maintenant de créer une usine marémotrice dans la baie du Mont Saint-Michel ; un avant-projet, proposé par M. l'ingénieur Maire, aurait pour résultat de fournir une puissance permanente de 75,000 chevaux qui seraient destinés à la région parisienne.

D'après les grandes lignes de cette étude la baie, qui représente 485 kilomètres carrés, serait aménagée en deux bassins, grâce à deux digues dont l'une partirait de la pointe de Grouin, près de Cancale, pour aboutir à la pointe du Roc, près de Granville. Ce barrage aurait un peu plus de 26 kilomètres de longueur. La seconde digue partirait du milieu de la première, à 11.3 km de l'extrémité Ouest, et viendrait se raccorder à la terre sur la côte, vers Paluel, passant à environ 8 kilomètres à gauche du Mont Saint Michel.

Tout le matériel électrique serait contenu dans le barrage principal ; chaque bassin aurait son usine, travaillant alternativement, le bassin de Cancale se remplissant pendant que celui de Granville se viderait. Chacun d'eux travaillerait pendant huit heures consécutives.

Les promoteurs du projet prévoient les dispositifs nécessaires pour assurer la navigabilité des ports maritimes les deux bassins ainsi créés, pour assurer l'insularité du Mont Saint-Michel, pour ne nuire en rien à la beauté un peu sauvage de la célèbre baie.

Les chiffres que donnent les ingénieurs sont intéressants. Ils assurent que leur usine serait capable de donner une puissance de 12 milliards de kilowatts-heure par an, ce qui ferait faire une économie de 10 millions de tonnes de charbon. Mais aussi ils avouent que les barrages et l'installation coûteraient 2 milliards et demi de francs.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun a ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rébus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AU JEUX D'ESPRIT DE DÉCEMBRE

ANAGRAMME

Dictionnaire.

DEVINETTE

La vie.

ENIGMES

1° Elan

2° La lettre c.

RÉBUS N° 34

Dans l'abondance, souviens-toi toujours de la pauvreté.

Mot-à-mot : Dent — LA — Bon danse sous VIEN — toit — toue jour — deux LA pauvres — té.

Ont trouvé les solutions justes : Mmes H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me ; V.-J. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N.-H; P. Caron, Ferme expérimentale Centale, Ottawa.

Le sort a favorisé : M. Caron et Mme Rochefort.

CONCOURS N° 44

MOT CARRÉ

Conjonction, Camarade, Céréale.

COQUILLES TYPOGRAPHIQUES

Les ongles ne s'abusent pas à prendre des douches.

ANAGRAMME

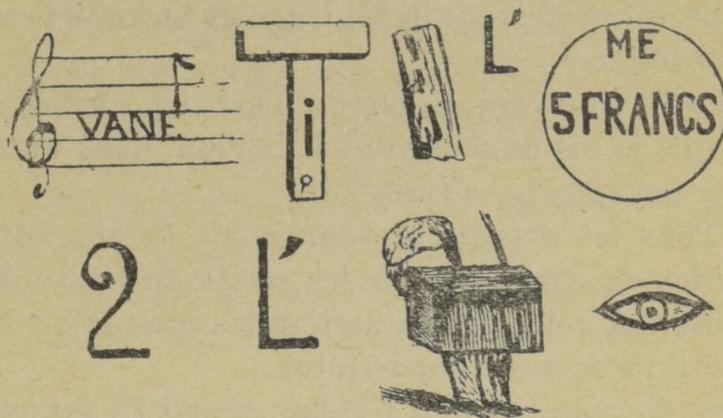
Sur six pieds, lecteur, je suis de la fumée,
Brouille-les, je deviens un être malheureux ;
Brouille-les encore et sur la terre aimée
Je forme des chemins que tu parcours heureux.

ENIGME

Que fais-tu ici, toi qui n'es pas d'ici ? Si tu ne sors d'ici, je te mangerai ici.

— Celui qui m'envoie ici n'est pas loin d'ici, et si tu me manges ici, tu sortiras d'ici.

RÉBUS N° 35



Les échecs

UNE INTÉRESSANTE MAIS LONGUE PARTIE D'ÉCHECS

C'était au café Safran, à Juan-les-Mimosas, Bouches-du-Rhône.

On faisait cercle autour de MM. Bellejoue et Pindejone, les deux plus forts joueurs d'échecs de la contrée, qui venaient de terminer une partie sensationnelle.

Ces messieurs qui avaient pris part à de nombreux concours et qui tenaient une place honorable dans la phalange des joueurs d'échecs fameux, égrenaient leurs souvenirs. Ils racontaient beaucoup leurs prouesses et un peu de celles des autres, les soirées mémorables, les matches retentissants, leur passage au café de la

Régence, à Paris, comme "délégués des joueurs d'échecs de la Côte d'Azur" ; il disaient les tours de forces extraordinaires dont ils avaient été témoins ; ils narraient de fantastiques parties jouées d'une ville à une autre, des parties innombrables jouées simultanément, les yeux bandées, etc.

Comme MM. Bellejoue et Pindejone étaient du Midi, vous pensez s'ils en avaient vu, dans leur existence, des matches intéressants, des tours de force et des parties jouées simultanément !

Au milieu de tous ces gens heureux, un seul homme souffrait : Cassoulet !

Cassoulet souffrait d'abord horriblement d'entendre d'autres que lui raconter des histoires invraisemblables et ensuite de voir tant de gens intéressés par des récits qui n'étaient pas les siens.

A la fin il n'y tint plus, et comme Pindejone venait de terminer l'abracadabrante histoire d'une partie d'échecs qui avait duré sept jours, entre un professeur de Chicago et un caniche de Montélimar :

— Et tout ceci, bagasse ! n'est rien auprès de ce que je vis de mes yeux à Ceylan, dans un de mes voyages !... s'écria-t-il.

Tous les visages se tournèrent de son côté, avides de curiosité, car les récits de Cassoulet laissaient toujours en arrière les plus folles inventions de ses compatriotes.

— Ce que je vis à Ceylan, reprit-il, fut une partie d'échecs comme n'en ont vu ni verront jamais tous les Bellejoue et tous les Pindejone de la terre ! Jugez plutôt... Il y a de cela bien longtemps. J'étais un tout jeune homme et à la tête de la plus grande exploitation de cocons de vers à soie du monde entier là-bas, sur la frontière de l'Indo-Chine... je ne sais plus où au juste... j'étais allé pour mes affaires à Ceylan, je tombai à Colombo, précisément le jour où deux rajabs qui s'étaient défiés aux échecs, commençaient une partie... Je devais rester à Colombo quatre jours ; j'y restai six ans, retenu par l'intérêt fantastique de cette partie phénoménale !... Et quand je me décidai à m'en aller au bout de six ans — vous me croirez si vous voulez — mes deux Indiens n'avaient encore joué que sept coups à deux !... Et celui qui avait à jouer mûrissait son coup depuis seize mois !

Inutile de vous dire que, lorsque j'arrivai, au bout de six ans d'absence, dans mon exploitation de cocons de vers à soie, mon patron me

mit à la porte... Ma foi ! je repartis pour Colombo et j'eus la chance d'arriver au moment où mon second Indien jouait son quatrième coup !... L'année suivante, le premier indien jouait son cinquième, et six mois après — un peu légèrement de l'avis de tous les amateurs présents — le second indien jouait le sien... Ce coup précipité lui fit perdre un pion... C'était la première pièce qui quittait l'échiquier depuis huit ans et demie que durait la partie... Je pris le parti de m'établir dans ce pays, pour ne perdre aucune des péripéties de cette lutte palpitante.

Mais il faudrait un volume pour vous les raconter ! L'un des Indiens dut faire en Europe un voyage qui dura trois ans, pendant lesquels il continua par télégraphe la fameuse partie... Il revint... Heureusement c'était à lui à jouer car son adversaire venait de tomber malade, et il employa précisément les treize mois que dura la maladie à se décider à avancer un pion d'une case... A quatre ans d'intervalle, tous deux se marièrent... la maison où ils avaient commencé cette partie fut reconstruite... les années passèrent, beaucoup de spectateurs moururent, quelques-uns de vieillesse... les joueurs eux-mêmes étaient devenus blancs... la partie dura exactement cinquante-sept ans et 7 mois...

— Et qui la gagna ? demanda anxieusement quelqu'un...

— Hélas, elle ne fut jamais terminée, dit d'un air contrarié Cassoulet, car on s'aperçut tout à coup, au bout de plus d'un demi siècle, qu'il manquait une pièce !

MIGUEL ZAMACOÏS

LES VRAIES JOIES DE LA FAMILLE

Que la piété doive régner dans la vie des familles, c'est bien évident, puisque la famille est l'œuvre de Dieu et se doit à Dieu. Et que les joies pieuses d'une famille où Dieu règne soient de toutes les joies les meilleures, c'est ce que je n'ai pas besoin de dire. Qui ne voit, en effet, tout ce qu'il y a de bonheur calme, profond, suave, dans les pieuses lectures faites au foyer de la famille, dans les fêtes chrétiennes célébrées en famille ? Oui, une famille à la joie de laquelle Dieu préside, et qui prend ses meilleures joies en Dieu, une telle famille a trouvé le secret du bonheur autant qu'il peut être sur terre.

Mgr DUPANLOUP.

Le château de mes songes

Quand j'étais plus petit que vous,
Je contais déjà mon histoire ;
Heureux des songes les plus fous,
Je bâtissais ma tour d'ivoire.

J'entassais travaux sur travaux,
J'atteignais jusqu'au rang suprême...
Mais de tous mes projets nouveaux
La fin était toujours la même :

Toujours une immense maison,
Un parc immense, à la campagne,
Apparaissaient à l'horizon
De tous mes châteaux en Espagne.

Là, nous vivions tous en commun ;
Beaucoup de sœurs, beaucoup de frères ;
Le soir, il n'en manquait pas un,
Tantes, petits-cousins, grand'mères ;

Tous les amis, jusqu'aux derniers,
Mes joueurs de barre et de quille ;
Vieilles bonnes, vieux jardiniers...
Tous, jusqu'aux chiens de la famille.

Petits et grands, jeunes et vieux
Avaient santé, gaîté parfaites ;
Et l'on s'aimait à qui mieux mieux
Dans ce manoir toujours en fêtes.

D'épais buissons, à travers champs,
Formaient sa lointaine ceinture ;
Les ennuyeux et les méchants
N'en pouvaient franchir la clôture

Toutes les saisons à la fois
Se mêlaient dans ce parc étrange ;
On y faisait, à chaque mois,
Les foins, la moisson, la vendange.

Toujours des fruits, toujours des fleurs
Au temps de la neige et des bises ;
Des fruits de toutes les couleurs,
Des raisins avec des cerises.

Donc, un jardin au fond d'un bois,
Voilà, dans ma longue innocence,
Ce que j'ai rêvé tant de fois...
Peut-être au delà de l'enfance.

Et, c'est là dans ce vieux manoir,
Près du Lignon ou de la Dore,
Que j'aime si fort à vous voir,
Chers enfants, quand je rêve encore.

Or, durant ces songes si beaux,
Dans nos brouillards toujours en cage,
Mes chers petits, mes chers oiseaux,
Nous perchons au cinquième étage !

Et dans mon maigre testament,
Faisant à chacun part entière,
Chers petits, je ne puis vraiment,
Vous laisser château ni chaumière.

Mais, à défaut de la maison
Qui jamais, hélas ! ne s'achève,
Près de quitter vie et prison,
Amis, je vous lègue mon rêve :

Ce grand manoir sur les sommets
Devant qui tout n'est que mesure,
Où nos cœurs, unis à jamais,
S'aimeront sans fin ni mesure ;

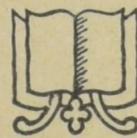
Ce jardin, là-haut, dans le bleu
Fleuri de soleils et d'étoiles,
Où nous verrons tous le bon Dieu
Sans plus de crainte et plus de voiles.

Dans ces murs, faits de diamant,
Sans que le plancher craque ou tremble,
Nous pourrons éternellement
Jouer, sauter, courir ensemble.

Nul de nous n'en sortira plus ;
Nous aurons de l'air, de l'espace ;
Tous nos amis, tous nos élus
Y tiendront à jamais leur place.

Et moi qui jadis, tout enfant,
Ai bâti ces heureux mensonges,
Moi, j'aurai, rêveur triomphant,
Trouvé le château de mes songes.

V. DE LAPRADE.



FEUILLETON DE L'APÔTRE

L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

5

— C'est vraiment bizarre ! murmura-t-il tout à coup.

— Quoi donc ? demanda Maurice.

— Les souvenirs que réveille en moi ce château. Figurez-vous qu'à mon arrivée ici, en l'apercevant pour la première fois, j'ai pensé aussitôt : " Mais je connais cela ! " ... Et de fait, depuis plusieurs années, cette vision, absolument exacte, existait dans mon esprit. C'est une chose vraiment singulière, car jamais je n'étais venu dans ce pays.

— Tout enfant, peut-être ?

— Non, il paraît qu'alors je n'ai pas quitté l'Amérique. Ce château appartient à la baronne Van Hottem, m'a-t-on dit ?

— Ou plus exactement à son fils. C'est lui que le duc de Sailles a fait son héritier, n'ayant plus aucun descendant de sa race, après la disparition jamais expliquée de Ghislain de Vaulan, son petit-cousin.

— Oui, je me souviens, j'ai entendu raconter cette triste histoire. Cette dame Van Hottem n'était donc pas parente du duc de Sailles ?

— Non, la fille de sa femme seulement. Une personne très intelligente, très sérieuse, peu sympathique pourtant, à mon avis. Cependant, à la maison, on en fait le plus grand cas, et ma sœur, en particulier, est férue de la châtelaine de Sailles. Il est vrai que... Connaissez-vous le baron Van Hottem ?

— Je n'ai pas cet honneur.

— C'est dommage ! dit Maurice en riant ; à la première occasion je vous présenterai l'un à l'autre. Vous aurez le plaisir de voir un imbécile de première qualité et un stupide poseur, par aggravation.

— Vous arrangez bien votre voisin, Monsieur d'Aubars !

— Vous verrez que je n'exagère rien. Ah ! voici notre voiture. Voyons, ramène-t-elle l'institutrice ?

Le cœur de Stanislas se mit à battre plus vite. Ses yeux, meilleurs que ceux de Maurice, avaient déjà distingué l'élégante silhouette féminine assise sur les coussins du landau de Rocherouge.

Noella l'avait reconnu aussi ; un peu de rose monta à ses joues pâles, et ses yeux qui avaient versé ces derniers mois bien des larmes secrètes eurent un rayonnement heureux tandis qu'elle répondait au profond salut de Stanislas, qui avait ralenti au passage de la voiture.

— Mais c'est qu'elle est tout à fait charmante ? dit Maurice en se tournant vers l'ingénieur. Je pense que Marcelle n'aura pas à se plaindre ! — et que Charlotte trouvera à exercer sa jalousie ! acheva-t-il entre ses dents.

IV

LES DÉSIRES DE STANISLAS

Stanislas Dugand s'en allait à travers champs, le fusil sur l'épaule. Au-dessus de lui, le ciel s'assombrissait considérablement de minute en minute. Mais le jeune homme ne s'en apercevait aucunement, non plus qu'il ne se souciait des faits et gestes de son chien un braque d'Auvergne qui quêtait pourtant avec conscience. Stanislas songeait en ce moment au bizarre silence de son oncle. Un mois auparavant, le vieillard lui avait écrit qu'il s'absentait pour affaires, sans indiquer aucune adresse. Depuis lors, l'ingénieur n'en avait pas eu de nouvelles, et les lettres envoyées à Pau étaient restées sans réponse.

Par Noella, Stanislas savait que le vieillard n'avait pas encore réintégré son domicile. Mme des Landies, comme lui, ignorait le but de ce voyage. Et l'ingénieur s'inquiétait vraiment maintenant en voyant se prolonger cet inexplicable silence.

Une autre raison lui faisait souhaiter ardemment le retour de M. Dugand. Il voulait parler à son unique parent de son désir de demander la main de Noella — désir augmenté encore depuis l'arrivée de la jeune fille à Rocherouge, car il savait qu'elle souffrait, la charmante créature secrètement et profondément aimée de lui, il devinait que les épines ne lui manquaient pas dans sa nouvelle situation, et que, surtout, elle s'inquiétait des siens demeurés à Pau, de sa mère toujours souffrante, de Vitaline, qui s'anémiait beaucoup.

Stanislas songeait à tout cela en suivant machinalement son chien qui s'en allait toujours le nez au sol. Le jeune homme s'avisait enfin de la menace du temps en sentant une goutte de pluie sur son visage. Coupant court, il gagna un sentier creusé d'ornières et se mit à marcher rapidement.

Derrière la barrière d'un pré surgit tout à coup la tête mutine de Marcelle de Ravines, puis le joli visage de Noella.

— Ah ! Monsieur Dugand ! s'exclama la fillette. Vous allez être mouillé comme nous !

— N'y a-t-il aucun endroit où nous puissions trouver un abri, Monsieur ? demanda Noella, tout en répondant au salut de l'ingénieur.

— Si, Mademoiselle, je crois que nous devons trouver près d'ici une sorte de hangar. Je vais vous conduire de ce côté, si vous voulez bien me le permettre.

L'institutrice et son élève se laissèrent guider le long du sentier. La pluie tombait déjà, en grosses gouttes serrées. Mais, au bord de la route, le hangar apparut, fermé de trois côtés, "très confortable", déclara Marcelle en s'essayant sur un fagot.

Presque aussitôt, ce fut un déluge. Un galop de cheval retentit tout à coup, un cavalier apparut près du hangar et, sautant à terre, entra sous l'abri avec son cheval aussi ruisselant que lui-même.

— Ah ! c'est ce stupide baron Van Hottem ! chuchota Marcelle à l'oreille de son institutrice.

— Marcelle ! murmura Noella avec un regard sévère.

L'arrivant était un jeune homme petit et maigre, au visage blême garni d'une courte barbe blond pâle. Mis selon le dernier cri de la mode, ce personnage paraissait doué d'une remarquable suffisance et d'une morgue non moins grande.

— Ah ! Mademoiselle de Ravines ! dit-il en saluant Marcelle. Voilà une rencontre inattendue ! Et je vois que vous êtes dans la même position que moi.

— Sauf que vous êtes beaucoup plus trempé. Mais il faut que je fasse les présentations...

Et, très sérieuse, Marcelle désigna :

— Le baron Van Hottem... Mlle des Landies, qui veut bien s'occuper de mon instruction... M. Dugand, ingénieur de l'usine d'Eyrans.

Le baron salua légèrement, de l'air d'un homme qui honore infiniment un prochain inférieur.

— Vous êtes déjà une parfaite femme du monde, Mademoiselle Marcelle, dit-il avec un rire qui lui donna une expression plus inintelligente encore. Je crois que Mlle Charlotte ne trouverait pas mérités aujourd'hui les reproches qu'elle vous fait si souvent.

— Charlotte est une poseuse ! s'écria la fillette en exécutant une pirouette.

— Marcelle ! dit Noella d'un ton de reproche.

M. Van Hottem se mit à rire de nouveau.

— Toujours la même, Mademoiselle Marcelle ! Heureusement pour vous que je n'irai pas répéter ces amabilités à votre sœur !

— Oh ! vous pouvez bien le lui dire ! Je lui ai répété cette vérité assez souvent.

— Voyons, Marcelle, taissez-vous ! dit sévèrement Noella.

— Vous aurez de la chance, Mademoiselle, si vous venez à bout de ce jeune démon, dit le baron en faisant exécuter à sa canne un moulinet qu'il jugeait fort élégant, sans doute. D'autres avant vous y ont perdu leur latin.

— Encore aurait-il fallu qu'elles possédassent cette langue !... Pour Mlle des Landies, ce pourrait être exact, car elle sait le latin. Mais j'espère qu'elle le conservera près de moi, et qu'elle ne me trouvera pas

trop "démon", comme vous dites si aimablement, Monsieur.

— Vous êtes vexée, Mademoiselle Marcelle ? Allons, ne fronchez pas les sourcils et faisons la paix. C'est toujours pour samedi, la petite fête que donnent vos parents à l'occasion de l'anniversaire de Mlle Charlotte ?

— Toujours. Y viendrez-vous, Monsieur ?

Ceci s'adressait à Stanislas qui écoutait distraitemment.

— Si mon travail me le permet, oui, Mademoiselle.

— Une drôle de lubie de M. Holker, que cette construction d'automobiles ! dit du bout des lèvres M. Van Hottem. Quelle idée de se lancer dans l'industrie !

— Une fort belle idée, à mon avis, Monsieur, dit froidement Stanislas. M. Holker emploie ainsi utilement ses capitaux, pour le plus grand bien de la contrée.

Le baron pinça les lèvres et jeta un regard de travers sur celui qui se permettait ainsi d'émettre une opinion contraire à la sienne.

— Une idée ridicule ! fit-il en appuyant sur les mots. Et il a entraîné M. de Ravines, qui adore tout ce qui a trait à l'automobilisme.

Là-dessus, il se mit à discourir fort sottement du reste. Devant les yeux sévères de Noella, Marcelle se retenait à grand peine de lancer quelques mots piquants.

Stanislas écoutait, impassible, les bras croisés, un sourire un peu railleur soulevant sa moustache. Enfin, le ciel s'éclaircissant, le baron se remit en selle et s'éloigna au trot, après avoir adressé un salut fort court à Noella et à l'ingénieur.

— Monte-t-il mal ! Oh, mais, monte-t-il mal ! murmura Marcelle en étouffant un éclat de rire. Etre poseur avec une tournure pareille, c'est un comble.

— Les poseurs, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, sont toujours stupides. Mais vous me paraissez, Mademoiselle Marcelle, animée de sentiments peu bienveillants à l'égard de votre voisin ?

— Dites donc, le trouvez-vous sympathique, vous ? Il n'y a probablement que Charlotte pour prétendre qu'il est charmant, Maurice assure que c'est parce qu'elle voudrait devenir la baronne Van Hottem. Oh ! jamais je ne pourrai me faire à l'idée d'avoir un pareil beau-frère ! Je lui dirais constamment des choses désagréables, d'abord !

— Mais, Marcelle, avez-vous donc un si détestable caractère ? dit Noella d'un ton mi-sérieux, mi-souriant.

La fillette, se penchant, appuya câlinement sa joue sur la main de son institutrice.

— Oh ! pas avec ceux qui sont bons et aimables, pas avec ceux que j'aime, Mademoiselle ! Mais ces Van Hottem me sont tellement antipathiques ! Lui surtout, si infatué de sa personne et de sa fortune ! De la première, vous pouvez juger s'il y a lieu d'être fier. Quand à la seconde, il l'a eue par raccroc. Si le petit Ghislain de Vaulan avait vécu, Pieter Van Hottem serait pauvre absolument. Il paraît que le duc de

Sailles ne l'aimait pas — je le comprends ! — et s'il l'a fait son héritier, c'est seulement en considération de sa mère, très dévouée à son égard. C'est égal, il est bien dommage que l'autre, le fils de la comtesse de Vaulan, ait disparu ! Il aurait probablement été plus gentil que celui-là. Maman a connu cette pauvre dame, et Maurice se rappelle très bien avoir joué souvent avec le petit Ghislain, qu'il aimait beaucoup.

— Ma mère aussi était très liée avec Mme de Vaulan, avant qu'elle ne fût appelée au château de Sailles, dit Noella. Mais vraiment, n'a-t-on jamais rien su à propos de cette disparition de l'enfant ?

Marcelle secoua négativement la tête.

— Jamais, Mademoiselle. Cependant, le duc de Sailles et Mme Van Hottem ont tout fait pour recueillir quelque indice. Le vieux duc mourut deux ans plus tard de chagrin surtout, car il aimait beaucoup cet enfant qui se trouvait le dernier héritier du nom. Il paraît d'ailleurs qu'il était bien charmant, ce petit Ghislain.

— C'est curieux comme ce nom me frappe toujours murmura Stanislas.

— Le ciel se découvre tout à fait, partons vite, Marcelle, dit Noella.

Elle tendit la main à l'ingénieur et s'éloigna avec son élève, tandis que Stanislas, son chien sur les talons, prenait le chemin de l'usine, intimement heureux de ces courts instants passés avec celle qui lui était plus profondément chère chaque jour.

Pour Noella aussi, la rencontre avait été un réconfort. La sympathie respectueuse de Stanislas lui était infiniment douce, et elle avait éprouvé une intime satisfaction les deux ou trois fois où Marcelle était entrée dans la salle d'étude en disant :

— Je suis contente, papa a ramené M. Dugand et le garde à dîner.

Certes, pendant ces repas, Noella, un peu tenue à l'écart par ses fonctions, ne pouvait échanger avec lui que quelques phrases banales ; mais il lui était néanmoins très doux de voir là celui que Pierre avait appelé un jour " l'homme le plus loyal et le plus délicat du monde ", de rencontrer parfois ce regard profond et droit qui semblait lui dire : " Courage ! "

De ce courage, elle manquait un peu, lui semblait-il. Si elle avait possédé la force chrétienne nécessaire, ressentirait-elle si vivement les petites méchancetés dont la gratifiait libéralement l'orgueilleuse Charlotte ? Celle-ci, à Rocherouge, était l'épine sans cesse prête à blesser l'institutrice, considérée par elle comme une inférieure et coupable de posséder un charme supérieur à celui de Mlle de Ravines.

Autrement, Noella n'eût trouvé dans cette demeure que des sympathies, nuancées de discrètes attentions chez Maurice, enthousiastes de la part de Marcelle.

Cette dernière ne cachait pas qu'elle adorait son institutrice, et Noella profitait de cette affection pour obtenir bien des changements de l'enfant un peu gâtée, mais douée d'une très forte dose de volonté. C'est ainsi que, le lendemain de la rencontre avec Stanislas, la jeune fille avait décidé son élève, ennemie déclarée des promenades, à se rendre jusqu'à un

vieux moulin à vent, fort pittoresquement situé. Après la pluie de la veille une éclaircie avait lieu, et Marcelle déclara de bonne grâce que le temps était idéal.

— Surtout avec vous, ajouta-t-elle en passant sa main sous le bras de Noella. Si Maurice et M. Dugand étaient là aussi, ce serait parfait.

— Je crois que M. Dugand serait extrêmement flatté d'une si ardente sympathie ! dit en souriant Noella.

— Oh ! je lui ai dit, vous savez ! . . . Tiens, qu'est-ce que c'est que cette femme qui arrive en courant comme une folle ?

L'épithète s'appliquait bien à cette créature maigre et pâle, aux cheveux grisonnants qui s'échappaient en mèches désordonnées d'un mouchoir jaunâtre, aux yeux inquiets et fureteurs. En approchant des promeneuses, elle dit d'une voix un peu rauque :

— Vous n'auriez pas aperçu une jeune fille boiteuse, en robe grise et en fichu noir ?

Noella secoua la tête.

— Non, je ne l'ai pas vue.

La femme se tordit les mains.

— Où peut-elle être, ma Julienne ? Voilà deux heures que je la cherche ! Ce matin, elle est partie pour faire une course. Je ne voulais pas la laisser aller seule, car ses pauvres jambes sont si faibles ! Mais elle a voulu, elle m'a dit : " Tu as la fièvre, maman, j'irai . . . " Et elle est partie. Mais depuis longtemps elle devrait être rentrée.

— De quel côté a-t-elle dû se diriger ? demanda Noella, émue de cette angoisse maternelle bien que l'aspect désordonné de la femme ne prévint pas en sa faveur.

— C'est vers Saint-Front. Elle en avait pour une heure au plus.

— Peut-être a-t-elle pris par le raccourci ? suggéra Marcelle.

— Le raccourci ! par le ravin aux Loups ! . . . C'est vrai. Je n'y avais pas pensé ! Mais non, jamais elle n'aurait eu l'idée d'aller par là, elle sait le passage dangereux.

— Cependant, il serait raisonnable de chercher là malgré tout, dit Noella. Le commencement de ce ravin est tout près d'ici, je crois ?

— Oui, là, là !

Déjà la femme s'en allait.

— Allons avec elle, Mademoiselle, je voudrais savoir si elle va retrouver sa fille.

— Allons, si vous voulez, mon enfant. Nous irons au moulin un autre jour.

D'un peu loin, elles suivirent la mère qui se hâtait. Le ravin commençait à quelque cent mètres. Au début, le sentier était large, sans danger ; mais, peu à peu, il se resserrait.

— Il nous faut arrêter ici, enfant, dit Noella. Ce serait chose imprudente d'aller plus loin.

— Jusqu'au tournant seulement, Mademoiselle ! Papa et Maurice me conduisent toujours là.

En cinq minutes, elles étaient au point désigné par Marcelle. En cet endroit, le ravin se rétrécissait, il devenait d'une sauvage horreur, avec les crevasses

sombres trouant ses parois de pierre noire, et les arbustes tordus, contournés, dépouillés de leurs feuilles, qui avaient réussi à jeter leurs racines dans les parcelles de terre végétale éparses çà et là.

Là-bas, dans le sentier, très étroit maintenant, la femme allait toujours. Tout à coup, un cri de terreur parvint jusqu'à Noella et Marcelle. Elles virent la femme se pencher, s'agenouiller en tendant les bras.

— Restez ici, Marcelle, dit résolument la jeune fille. Je vais voir ce qui arrive à cette malheureuse. Surtout, n'allez pas plus avant !

— Oh ne craignez rien, Mademoiselle !

Aussi vite que le permettait l'étroitesse du sentier, Noella rejoignit la femme toujours agenouillée et à demi évanouie. Un cri d'effroi lui échappa.

A un tronc d'arbre poussé à mi-côte du ravin était suspendue par sa robe une jeune fille, dont les cheveux blonds, dénoués, pendaient autour du corps immobile. Elle était évidemment sans connaissance, et peut-être morte.

— Julienne ! . . . Julienne ! . . . râla la mère.

— Je vais chercher du secours. Ayez confiance ! dit Noella dont la décision était vite prise.

Elle revint en arrière, dit au passage un mot d'explication à Marcelle et se mit à courir dans la direction de la route. Là, elle aurait chance de rencontrer quelqu'un qui pût venir tenter le sauvetage de la pauvre créature.

— Une automobile ! murmura-t-elle tout à coup en prêtant l'oreille à un bruit bien connu.

Elle courut plus vite et atteignit la route au moment où l'automobile passait devant le débouché du sentier. Elle jeta un cri d'appel, la machine stoppa.

— Mademoiselle Noella !

— M. Dugand ! Oh ! venez vite, vite !

Il sauta à terre, et elle lui expliqua en quelques mots ce dont il s'agissait.

— Il y a une ferme à côté, je vais aller chercher les hommes nécessaires. Retournez rassurer la malheureuse mère, Mademoiselle.

Vingt minutes plus tard, Stanislas et deux paysans arrivaient au lieu de l'accident. Ce fut l'ingénieur lui-même qui voulut, soutenu par une corde, opérer le sauvetage. Souple et rompu à tous les sports comme il l'était, il ne voyait là qu'un exercice sans importance. Mais Noella tremblait, ses jambes fléchissaient sous elle. Et lorsque Stanislas, avec son fardeau, mit le pied sur le sentier, il vit devant lui un visage pâle et altéré, où se lisait toute l'angoisse de l'âme.

La mère avait voulu se jeter sur son enfant pour savoir si elle vivait. Mais Stanislas dit avec une douceur impérieuse :

— Sortons d'abord de cet endroit dangereux, où un mouvement trop vif pourrait nous précipiter en bas.

Ils gagnèrent une passe plus large du sentier, et Stanislas posa doucement la jeune fille à terre.

Elle vivait, mais elle avait au front une blessure, peu profonde, qui avait dû néanmoins saigner assez longtemps pour affaiblir la pauvre jeune fille, déjà très frêle.

— Julienne ! ma petite Julienne, gémissait la mère en frappant les mains de la jeune fille pour essayer de la faire revenir à elle.

Stanislas échangea quelques mots avec Noella, puis il se tourna vers la femme.

— Où demeurez-vous ?

— Près de la Croix-aux-Saintes.

— Eh bien ! je vais vous emmener en automobile, votre fille et vous. Nous serons chez vous en cinq minutes, et là vous pourrez soigner plus tranquillement cette pauvre enfant.

Avec l'aide des paysans, Julienne fut portée jusqu'à l'automobile et étendue sur les coussins. Sa mère prit place à côté d'elle. Stanislas se tourna alors vers Noella et Marcelle.

— Ne voulez-vous pas profiter de ces deux places libres ?

— Oh ! si, si, s'écria Marcelle avant que son institutrice eût pu répondre. J'aime tant l'automobile. Et surtout, je voudrais savoir si la pauvre Julienne va se réveiller.

Stanislas, ayant aidé Noella à s'installer à l'intérieur, enleva comme une plume la fillette et l'assit près de lui, sur le siège de devant, puis l'automobile s'éloigna, à petite allure, à cause de la blessée.

La maison de la mère de Julienne était en dehors du village, à l'orée d'un bois de chênes. C'était une pauvre mesure, suant la misère. Et l'intérieur ne démentait en rien cette première impression.

La femme, affolée par l'angoisse, était incapable de soigner sa fille. Ce fut Noella qui réussit, avec quelques gouttes de vinaigre trouvées dans un verre ébréché, à faire reprendre ses sens à la pauvre créature.

Julienne ouvrit de grands yeux bleus, très beaux et très touchants dans leur douceur candide. Sa mère jeta un cri de bonheur et se précipita vers elle.

— Ma petite fille ! Sauvée, ma Julienne ! sauvée !

La jeune fille eut pour elle un regard affectueux, puis ses yeux se posèrent, surpris, sur ces étrangers.

— Vous vous demandez qui nous sommes ? dit Noella avec un sourire, tout en posant sur la blessure le bandage que Stanislas venait de préparer avec des mouchoirs. Votre maman vous racontera plus tard ce qui s'est passé. Pour le moment, il faut vous reposer, après avoir pris quelque chose de réconfortant.

La femme se redressa, les traits crispés.

— Quoi ? quoi ? Il n'y a rien ici, et plus d'argent. Ce n'est pas en vendant nos hardes et notre vaisselle ébréchée que je trouverai de quoi nourrir convenablement cette enfant qui se meurt d'anémie ! dit-elle d'une voix rauque.

Déjà Noella mettait la main à sa poche pour prendre son porte-monnaie bien peu garni, hélas ! Mais, plus prompt, Stanislas avait déjà sorti le sien et y prit quelque chose qu'il glissa dans la main de Julienne.

— Voilà de quoi vous soigner, dit-il avec douceur. Je reviendrai savoir de vos nouvelles, Mademoiselle Julienne.

— Et moi aussi, ajouta Noella en se penchant pour prendre la main de la jeune fille. Je vous dis donc : à bientôt !

— Merci, merci ! murmura la voix faible de Julienne. Que Dieu vous bénisse tous !

Le sombre visage de la mère se détendit un peu, ses lèvres, qu'elle serrait convulsivement, s'entr'ouvrirent pour murmurer :

— Moi aussi, je vous remercie.

Pour la première fois, elle pensait à regarder ceux qui avaient sauvé sa fille. Ses yeux effleurèrent le joli visage de Noella, le frais minois de Marcelle, et s'arrêtèrent sur Stanislas. Un tressaillement la secoua, quelque chose passa dans son regard — effroi ou stupeur, les deux peut-être.

— Si vous voulez me dire votre nom, pour que je sache à qui je dois de la reconnaissance ? balbutia-t-elle.

— Mais c'est bien facile ! s'écria Marcelle. Voilà Mlle des Landies, M. Dugand et... moi qui n'ai rien fait, je suis Marcelle de Ravines. Mais vous, quel est votre nom ?

— Mme Vaillant, répondit la femme d'une voix un peu sourde, en jetant vers Stanislas un regard rassuré.

Les deux jeunes gens et Marcelle sortirent de la chaumière et s'arrêtèrent près de l'automobile.

— Pauvres créatures ! dit Noella avec émotion. La jeune fille est charmante.

— En effet, mais la femme a un air un peu singulier. Je ne serais pas étonné si elle buvait.

— Pensez-vous ? Oui, peut-être. Alors je plains doublement la jeune fille. Au revoir, Monsieur, voilà que vous vous êtes bien retardé avec cette triste aventure !

— Oh ! cela n'est que de minime importance ! Je suis trop heureux de m'être trouvé là. Mais n'avez-vous pas été trop émotionnée ?

— Un peu. Ce sauvetage était dangereux, convenez-en.

— Ce n'était rien du tout, je vous assure, et je suis désolé que cette petite gymnastique vous ait impressionnée.

— C'est que je suis une créature trop nerveuse, voilà tout, dit-elle avec un sourire. Traitez-moi de peureuse, je le mérite.

Mais ses joues se rosèrent un peu en entendant Stanislas repliquer avec une grave émotion :

— Je n'en ai pas l'idée, car je sais que le danger personnel vous laisserait indemne de ce tremblement que vous occasionne celui d'autrui... et je vous remercie d'avoir tremblé pour moi.

V

HALLUCINATIONS ?

— Quel admirable automne nous avons ! Ne trouvez-vous pas, mon cher, qu'il est dommage d'aller nous enfermer, ne fût-ce qu'une demi-heure, dans ce "château Noir", comme l'appellent si bien les gens d'ici, au lieu de profiter de cette après-midi délicieuse pour excursionner aux alentours ?

— Certes, je suis de votre avis ! Mais cette visite ne peut se retarder indéfiniment, car je ne suis pas toujours libre.

Maurice d'Aubars et Stanislas Dugand causaient ainsi en se dirigeant vers le château de Sailles, dans l'automobile toujours mise à la disposition de l'ingénieur. Quelque temps auparavant, celui-ci avait demandé à Maurice :

— Il me semble qu'il serait assez convenable de ma part de faire une visite à la baronne Van Hottem, qui est une des notabilités de la région et que je puis rencontrer quelquefois chez vous. Ce sera une corvée, car elle m'est assez peu sympathique, et son fils encore moins, mais enfin, ne pensez-vous pas que ce soit assez poli ?

— Oui, je le crois aussi. Écoutez, voulez-vous que nous fassions une chose ? J'ai quelques renseignements à demander à Pieter Van Hottem, venez avec moi un de ces jours, la corvée vous paraîtra peut-être moins forte. Et nous vous ferons visiter le château, qui en vaut la peine.

Stanislas avait acquiescé avec plaisir, et voilà pourquoi les deux jeunes gens s'en allaient vers le château de Sailles, par cette belle après-midi automnale.

L'automobile, ayant gravi la côte raide qui menait à la demeure féodale, s'arrêta devant le pont de pierre. Les deux jeunes gens mirent pied à terre, passèrent sous la voûte et entrèrent dans la salle des Gardes.

Une exclamation s'arrêta sur les lèvres de Stanislas...

Oui, il avait été près de s'écrier :

— Mais je connais cette salle !

Cette voûte en pendentifs, ces piliers massifs, ces armures éparses çà et là. Tout cela, il l'avait vu.

Un domestique s'avancait, il introduisit les jeunes gens dans un immense et magnifique salon, qui, cette fois, ne rappela rien à Stanislas. Presque aussitôt, Mme Van Hottem entra.

Stanislas eut ce même tressaillement que l'autre jour, où il l'avait vue pour la première fois. Et la baronne, dès l'entrée, l'enveloppa d'un regard rapide, scrutateur et un peu anxieux.

Elle se montra d'ailleurs aussi aimable que pouvait l'être sa nature évidemment froide et paisible. Pieter arriva bientôt, plus suffisant que jamais, il se mit à causer avec son habituelle intelligence, entassant niaiseries sur sottises, au secret agacement de Maurice qui finit par s'écrier tout à coup :

— Dites donc, Pieter, si nous montrions le château à M. Dugand ? Cela l'intéressera beaucoup, je suis sûr.

— Oh ! de vieilles pierres affreuses ! dit le baron avec dédain. J'ai dans l'idée de faire abattre quelque jour tout cela et de remplacer cette antiquité par un château moderne, une merveille, je ne vous dis que ça !

— Vandale ! s'écria Maurice indigné, tandis que Stanislas ne pouvait retenir un geste de protestation. Pieter eut un petit rire narquois.

(à suivre)